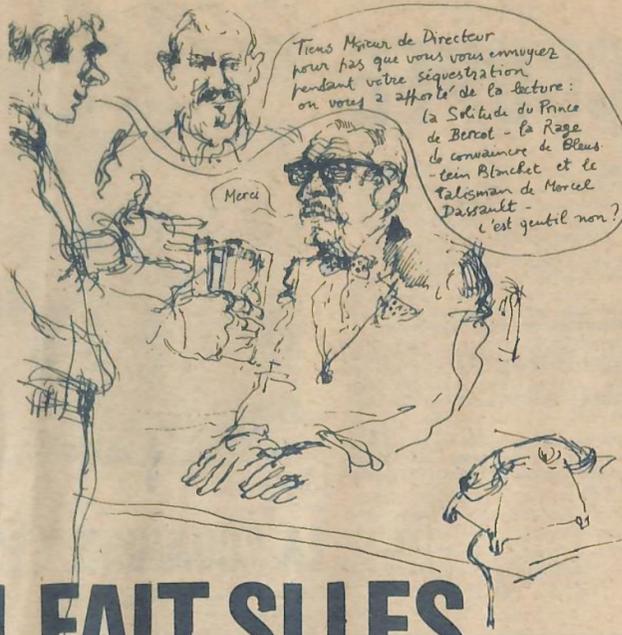


# TOUT!

CE QUE NOUS VOULONS: TOUT  
QUINZOMADAIRE 1 FEV 71 1F

8



## ALORS QU'EST-CE QU'ON FAIT SI LES OUVRIERS CASSENT AUSSI !...

### NANTES-BATIGNOLLES



## Séquestrations

La programmation de la paix sociale concertée entre Etat-Patron et syndicats se consolide avec la signature du contrat S.N.C.F. Mais la fin de l'année 70, le début de l'année 71 restent marqués par une vague contagieuse de séquestrations, de « violences », et même d'occupations d'usines, brisant avec les conventions imposées par les syndicats depuis des mois.

Brusquement et souvent au moindre prétexte, des groupes d'ouvriers découvrent qu'ils côtoient tous les jours des agents de l'oppression subie depuis des années. Alors il devient aberrant de rester dans la logique revendicativo-syndicale gluante, attendre le mois d'avril puis celui de novembre pour quémander 5 % puis 2 %.

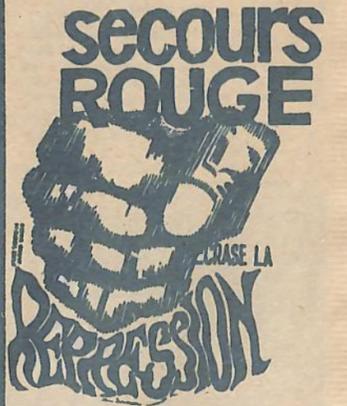
Une volonté s'impose : exiger, prendre IMMEDIATEMENT et le plus possible ce qu'on peut arracher au patron. D'ailleurs, on n'entend pas quotidiennement des enlèvements de diplomates par les révolutionnaires, les échanges qui s'en suivent... sans que des idées de révolte, ou des formes de lutte enfouies n'émergent à nouveau. La lutte de Condé sur Noireau a commencé comme ça : une injustice, une brimade en trop et c'est insupportable !

Qu'il n'y ait pas un point de vue consciemment révolutionnaire au départ de ces mouvements, une conscience affirmée des rapports sociaux de hiérarchie, d'autorité, de division remis en cause, c'est sûr, mais la situation ne reste pas statique. A Condé au cours de l'affrontement, l'expression s'est libérée, les discussions

se sont multipliées, des contacts durables se sont noués entre ouvriers, les chefs n'en menaient plus large, bref l'ordre social conformiste a vacillé pour un temps. Puis la répression s'est abattue, onze ouvriers ont été licenciés dont plusieurs jeunes de la C.G.T. — La C.G.T., elle, a réitéré sa condamnation des formes de séquestration et les a laissés tomber. Pour pouvoir riposter, les licenciés ont fait un meeting à la faculté de Caen, ont cherché appui ailleurs que dans les bureaucraties syndicales locales auxquelles, ils faisaient encore confiance la veille. Le sectarisme à l'égard des étudiants a été battu en brèche, des initiatives de « théâtre-tract » devant l'usine, ont été décidées et organisées en commun.

Des processus identiques ont lieu : inscrites dans une dynamique ouverte par la séquestration, l'initiative de la violence et de la casse comme à Batignolles, les idées ne peuvent rester inchangées — Les contradictions s'aiguissent entre l'immense combativité et le point de vue originel. Sur-tout au-delà, des différences encore sensibles entre les formes extraradicales et le contenu des luttes, s'impose un jeune mouvement ouvrier, brisant avec la « grande force tranquille » révisite, et annonçant une participation populaire réelle à la contestation violente d'Après Mai, que les bourgeois espéraient continuer à présenter comme strictement limitée aux étudiants, voire aux Nanterrois.

### SOUTENONS LA GRÈVE DE LA FAIM DES PRISONNIERS POLITIQUES



### Je suis bidasse ; L'ARMÉE ÇA BOUGE!

Page 8

### Planifier la paix sociale : Les contrats S. N. C. F.

Page 5

### JE VOUDRAIS EMBRASSER UNE FILLE SUR LE CUL



### TOULOUSE: Le procès de Jules Selma instituteur, le procès des désirs enfantins

Page 9

### UN MINISTÈRE DE LA MERDE

Page 5

#### NOUVELLES DU MOUVEMENT AUX BATIGNOLLES

JEUDI — Vote contre la reprise. La C.G.T. prend une volée (1100 contre 300).

VENDREDI — 7 h, meeting, appel à une manif pour 9 h 30.

— A Nantes, 9 h 30 : manif train-sévate. La C.G.T. maintient ses positions pour la reprise en proposant le meeting intersyndical du lundi et visite à Fontanet.

— A l'usine, 14 h : acomptes versés mais très différenciés, beaucoup sont furieux.

— Depuis le début de la semaine, les gauchistes ont distribué deux tracts et constitué des équipes de « popularisation » vers les autres usines, mais ils ne font toujours pas de propositions.

Les Mao et Rouge font un petit meeting à la Fac et appellent au meeting de lundi.

SAMEDI — Première distribution de lait par des PAYSANS à l'usine.

— La distribution sera mise au point pour lundi.

DIMANCHE — Distribution de tracts dans les quartiers.

— Au fil de la semaine, des manifestations en meetings endormants, il y a eu de quoi noyer le poisson et démobiler. Mais la mise à pied (pour toute la durée de l'enquête policière) de trois ouvriers révolutionnaires semble donner encore plus de détermination.

La journée de lundi sera déterminante avec la manif de tous les métallos de la région qui auront débrayé pour y participer.

VOIR ARTICLE PAGE 3

## Où va le secours rouge

Page 11

## ...et on cause de La drogue

Pages 6-7

### POUR LA LIBERTÉ, UNE "CASSE" DE MASSE MURIE DE LONGUE DATE

# M. J. C. OCCUPEE

A Paris, dans le 18<sup>e</sup> arrondissement (celui de Montmartre et de Pigalle), il y a 200 000 ha et une seule Maison des Jeunes et de la Culture créée en 1967 dans des locaux provisoires en préfabriqués comme ceux que toutes les écoles de banlieue connaissent.

Mais pour le gouvernement, pour le conseil municipal de Paris, provisoires ou pas, les M.J.C. c'est dangereux. On l'a vu en Mai 68.

Alors parce que l'heure est à l'ordre moral, à la bonne jeunesse qui doit penser comme son papa, le conseil de Paris a décidé de mettre son nez d'un peu plus près dans ces lieux d'agitation.

Voilà ce qu'il a décidé. Le conseil municipal de Paris a décidé de redistribuer à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1971 les locaux appartenant à la ville, dans lesquels les M.J.C. exercent leurs activités.

La ville de Paris se réserve le droit de choisir les Associations auxquelles elle confiera la gestion de ses locaux, et leur impose de strictes conditions de fonctionnement.

## NOTAMMENT

1. les activités seront soumises à l'agrément et au contrôle d'une commission, dont la majorité est composée de membres nommés par la préfecture de Paris.

2. les subventions de fonctionnement seront accordées sur l'avis de cette commission en fonction des « résultats » (?) des activités.

3. le directeur devra être nommé avec l'accord de la préfecture de Paris et pourra être révoqué à tout moment par elle.

Ces conditions sont en contradiction totale avec les statuts des Maisons des Jeunes et de la Culture qui reposent sur le principe démocratique de la gestion par les usagers :

Seule la M.J.C. Jehan-Rictus du 18<sup>e</sup> a refusé ce texte, elle est donc depuis le 1<sup>er</sup> janvier exclue de ces locaux mais l'assemblée générale de ses adhérents a décidé l'occupation de ces locaux.

Elle a décidé d'organiser un festival gratuit. Elle appelle donc tous les artistes cinéastes à venir présenter, dans le cadre de ce festival, leurs productions.

Afin de montrer qu'elle ne se bat pas seulement pour des locaux mais aussi pour les activités et l'animation qu'elle y mène.

Elle appelle à une grande réunion d'information sur le problème des M.J.C. et de l'animation populaire

le DIMANCHE 31 JANVIER à 10 heures

au cinéma le Barbès-Palace boulevard Barbès - Paris.



## LA "COMMUNE" EST DANS LA RUE

Trois petits livres rouges, un paquet entier d'« Histoire du P.C.F. », des « classe contre classe », des Lénine, Marx, Mao en pagaille, à moitié brûlés, mouillés ou jaunés. Tout ça au milieu de ronéos et machines à écrire calcinées, au bas d'un escalier effondré. Lorsqu'on lève la tête, il n'y a plus que le ciel, vers lequel sont montées les flammes qui ont détruit plusieurs dizaines de milliers de livres.

Ces livres, ils sont là, jetés par les pompiers sur le terrain du voisin, une véritable montagne d'idées d'où émergent parfois des morceaux de charpente calcinés. Juste

au bas de cette montagne, dans laquelle une quinzaine de camarades fouillent pour récupérer les bouquins les moins atteints, une petite brochure jaune sale pointe : « Laffargue : Le droit à la Paresse ». Quelle injure devant un pareil travail !

Ce sinistre décor, c'est tout ce qui reste de la réserve de la librairie « La Commune », 28, rue Geoffroy-Saint-Hilaire. Les deux salles de vente qui avaient été construites cet été par un groupe de camarades, ont été moins atteintes. Ça c'est l'intérieur.

De l'autre côté, il y a la rue, le quartier, les gens qui nous regardaient (pas tous) comme des étrangers. Et puis le feu qui détruit tout, a brûlé cette barrière. Nous étions dans la rue avec tout le monde, ou plutôt les gens nous ont pris avec eux dans la rue.

Cela a commencé lorsque nous avons mis des livres à sécher sur le trottoir, et puis quelques personnes se sont arrêtées, ont regardé, ont fouillé et emporté les premiers livres du stand qui dans la rue, allait redonner vie à la librairie. Nous l'avons alimenté de livres trop abimés pour être vendus. La boîte de souscription pour la remise en état de la librairie, a été rapidement remplie de pièces et billets. Nous avons vu partir, avec des tomes de Mao, des petits livres rouges sous le bras, des gens de tous âges, depuis les écolières de l'école



des bonnes sœurs jusqu'aux grands-mères du quartier. Nous avons entendu deux ménagères, prendre à parti une bourgeoise qui s'était déclarée satisfaite du sinistre et nous avait traités de crétins. Les deux ménagères intervinrent : « On en a marre des gens comme vous !... »

Une autre nous expliqua que devant tous ces livres brûlés, elle se voyait en Allemagne en 1936 : des tas de choses ont été dites, tant de sympathie, quelle belle leçon de solidarité.

Nous ne sommes pas encore comme le « poisson dans l'eau », mais nous avons appris que nos vrais amis n'étaient pas toujours ceux qui fréquentaient assidûment la librairie, qu'on n'a pas beaucoup vu, mais plutôt la masse des gens du quartier.

## SOUSCRIPTION

« La Commune » a brûlé. Des militants ont pris en main sa remise en état. On a besoin de bras pour nous aider et de fric pour reconstruire.

En attendant, la librairie Git-le-Cœur a été réouverte. On continue ! Versements C.C.P. N° 2.261.05 Paris.

# courrier critiques diffusion

# TOUT!

CE QUE NOUS VOULONS : TOUT !



## Nous avons essayé de parler à la maitresse

J'ai lu vos réflexions sur l'enseignement ; les problèmes qui se posent à l'enseignant et l'enseigné et aimerais vous ouvrir d'autres horizons de réflexion à partir de notre expérience de parents d'enfants de 4 et 2 ans.

Depuis que ces enfants sont nés, nous avons toujours pensé que leur sommeil et leur cadre de vie étaient deux choses très importantes. Nous ne leur avons jamais bourré le crâne avec des tonnes de choses. L'aîné aimait prendre et écouter des disques ; il le fait avec un minimum de contrainte pour que la vie des autres soit possible. Nous avons toujours accepté que nos décisions soient discutées, sans pour cela céder à tous les caprices.

Arrivés à l'école — qui d'ailleurs a très bonne réputation — nous avons subi, la première année, l'agression successive de l'automne, du Père Noël, de la Chandeleur, Carnaval, du Printemps de Pâques, de la Fête des Mères et de l'été. Tout cela agréablement orné de tous les clichés que l'on peut imaginer. On peignait pour apprendre à ne pas « dépasser le trait » et le tout était truffé de bonbons et d'images savamment dosés. Nous avons essayé de parler avec la maitresse, d'expliquer la contradiction entre ce qu'elle faisait et ce que nous voulions pour nos enfants, sans grand résultat. Cette année, nous recommandons la même série de thèmes, mais bien plus redoutable dans la mesure où l'on ajoute du vocabulaire et des maths modernes. Comme l'enseignement est bien fait techniquement, le gosse est passionné et ne pense qu'à cela.

Et toute mon interrogation est de savoir comment rendre des son jeune âge un enfant critique par rapport à l'enseignement qu'il reçoit et je dirais même positivement critique, dans la mesure où cela ferait réfléchir tout à la fois, ces enseignants trop consciencieux et ces parents irresponsables. Je crois que ces maitresses d'écoles maternelles sont arrivées à un grand degré de perfection

au niveau des méthodes d'enseignement, mais que jamais personne ne les a aidées à se former politiquement et à réfléchir sur les conséquences de leur travail ; car elles sont certainement celles qui distribuent avec le plus d'homogénéité une certaine forme d'enseignement, en ayant le souci du gosse en soi, mais leur travail repose sur une analyse de la société d'il y a 30 ans et encore... et elles n'ont aucune perspective pour un enfant de 1971 vivant dans des familles ayant vécu mai 68 et qui du coup, cherchent — inconsciemment peut-être — autre chose pour leurs enfants.

Les parents, quant à eux, sont très étonnants aux heures où l'on va chercher les gosses, les discussions roulent essentiellement sur les problèmes matériels : exactitude d'ouverture de la porte, manière dont les enfants sont habillés par les femmes de service, quantité de choses apprises et utilité en vue du primaire. Il est important à leurs yeux que les enfants commencent à lire et écrire à la maternelle pour être en avance après. Le fond du problème n'est ni abordé, ni mis en cause.

En second lieu, j'aimerais attirer votre attention sur le fait que tout l'enseignement primaire, surtout parmi les couches populaires et rurales, repose sur une vieille image du maître qui prend en main le destin des gosses « pour leur bien », sans être critiqué et avec le ferme espoir qu'il le conduira vers des succès supérieurs à ceux de ses parents.

Les aventures de ces institutrices bretonnes montrent bien que l'instituteur de la 3<sup>e</sup> République n'est pas mort, c'est lui le représentant du « savoir » et de la « morale ». Il doit être conforme à l'Image. On voit tout à fait les limites de la chose, mais n'y a-t-il pas deux possibilités de réaction ?

— Casser l'image jusqu'à ne plus rien enseigner et conduire à la catastrophe tous ces enfants d'ouvriers et de paysans qui, ayant eu dans des C.E.T. ou C.E.G. des profs « dits révolutionnaires », se retrouvent à 16 ans, sans le moindre petit papier en poche, et contraints de filer à l'usine que vous dénoncez, sans avoir acquis « les armes idéologiques » suffisantes pour se bagarrer

et sans avoir le petit diplôme qui donne malgré tout dans le système un coup de pouce de départ pas du tout négligeable — ou au contraire utiliser l'image, en ayant fait une analyse un peu sérieuse, et déterminé quelle part est à abandonner au diplôme, quelle autre est à utiliser astucieusement pour forger « armes idéologiques » qui permettraient dans tous les lieux de travail de mener des combats sûrs, menés par les intéressés eux-mêmes sans intermédiaires.

En tout cas, les jeunes profs qui agissent comme celui de l'article de Tout n° 5, mesurent-ils les conséquences de leurs fuites en avant, et cherchent-ils même à saisir le pourquoi de cette fuite ?

L'analyse de Tout semblait porter sur la vie quotidienne, quelle place font-ils alors au « temps passé avec les élèves » et aussi à la banalité du quotidien ?

Il est une réflexion à mener sur la dimension politique de l'enseignement, et aussi la place stratégique qu'il y a à mener là un combat et de quel ordre ?

(de MONTPELLIER).

## Un frère algérien

ILS ARRIVENT CES RATONS (1)

Je suis Algérien, j'ai 28 ans, je parle quatre langues, diplômé comptable et soudeur. Je suis en France depuis cinq ans, j'ai dû, dès mon arrivée dans ce pays, faire des travaux les plus pénibles, les plus sales. Si je ne suis pas tombé malade, c'est grâce à ma volonté et mon courage de vouloir réussir dans la vie.

Durant tout ce temps, j'ai voyagé dans beaucoup de pays, j'ai côtoyé des gens de toutes nationalités et de tendance politique, mais la seule prononciation du mot « ALGÉRIEN » faisait fuir certains. Parmi les Algériens il y a des intellectuels, des politisés, sachant vivre, ce ne sont pas des sauvages. (1) Alors, je demande à tous les gens de bonne volonté, qu'ils sachent qu'un Algérien est un être humain, qui a des coutumes et des traditions, mais il est l'égal de tous les autres gens du monde.

Z. M.

(1) Expression du journal « Minute ».

FRERE IMMIGRE  
Je comprends ta douleur,  
Je l'ai subie.  
Tu vis dans la misère.  
Je te comprends.

Loin de ton pays  
Tu vis atrocement.  
Mais quel que soit ton mal  
Nous l'endurons, aussi  
Nous briserons cette chaîne.  
Lutte à côté de tes frères,  
Sans distinction de couleur, de race,  
et nous serons vainqueurs.

Frères, luttons ensemble ;  
La marche est longue,  
Tous ensemble, main dans la main,  
Toujours en avant.  
Levons haut l'étendard rouge.  
La liberté des ouvriers.  
Notre appel sera soutenu

Z. M.

## A propos de l'alpha

SALUT

Je viens de lire dans le « TOUT » n° 4 un article sur l'alphabetisation avec lequel je ne suis pas entièrement d'accord. Si j'ai bien compris votre pensée, vous dites : avant d'apprendre le français à un immigré, il faut d'abord lui faire comprendre qu'il faut qu'il lutte contre le capitalisme. Premier problème : comment le faire comprendre à ceux qui ne comprennent même pas le français ? Il faut bien d'abord le « leur apprendre ». Et puis, je ne suis pas d'accord avec la méthode. Je pense qu'il faut d'abord leur apprendre à lire, écrire et parler le français et ensuite discuter avec eux politique de façon à ne pas tomber dans l'endoctrinement bête et sectaire.

Et je ne vois pas en quoi aller à l'inconnu dans les bidonvilles enseigner le français à des immigrés, c'est briser une partie de leur révolte. Expliquez-moi car vous ne démontrez rien du tout et ne donnez aucun exemple. Bien au contraire, moi je pense que leur apprendre le français c'est leur donner une arme pour se défendre contre la surexploitation qu'ils subissent de la part de la bourgeoisie. A partir du moment où un immigré sait lire sa feuille de paie, il pourra se rendre compte lui-même de son exploitation, par exemple il verra qu'à travail égal il gagne moins qu'un ouvrier français. A partir de cette expérience concrète qu'il aura découverte lui-même (avec l'aide des militants qui lui apprendront le français) alors sa révolte éclatera. S'il peut discuter avec des militants français et lire des journaux révolutionnaires, sa révolte grandira. Je peux vous citer l'exemple d'un immigré à qui on a appris le français, puis on a discuté avec lui sur des tas de problèmes politiques. Maintenant il s'est inscrit au P.C.M.L.F. Ce n'est peut-être pas la meilleure solution de s'inscrire au P.C.M.L.F. mais au moins il est dans la lutte.

Je pense que tout militant qui se lance dans l'alphabetisation doit lire absolument les écrits de Paul Freire sur l'éducation et l'alphabetisation où il explique qu'il faut que la prise de conscience de l'immigré se fasse en même temps que l'alpha, à l'aide de l'alpha, en partant de faits précis qu'ils vivent tous les jours et en discutant avec eux.

Le problème c'est que l'alphabetisation doit absolument se poursuivre par une prise de conscience de l'immigré qu'il doit lutter contre le capitalisme. C'est à l'aide de l'alpha et de discussions sur leur vie, leur travail, etc., que doit naître la prise de conscience et la révolte.

Un autre problème se pose. Les immigrés sont soumis à une répression pire qu'envers les gauchistes. Si on lance des immigrés dans la politique, dans la révolte et la lutte contre le capitalisme, la répression peut être terrible envers eux et deux fois plus grave ; il s'agit de les en informer très précisément avant de les embarquer dans une affaire comme la nôtre. Il faut les en avertir car on a trop souvent tendance à se servir d'eux comme des objets bons pour la lutte. Car a-t-on le droit d'attirer sur eux (en leur faisant prendre conscience de leur exploitation) une répression qui peut leur être fatale sous prétexte qu'ils doivent lutter contre le capitalisme. Tout cela demande réflexion et surtout une grande prudence.

J'en ai assez dit. J'espère que vous ferez connaître mon opinion aux lecteurs de « TOUT » et qu'une discussion s'engagera sur ce problème important.

Bien amicalement.

Lyons, le 5 janvier 1971

GILLES.

## TOUT et le Maoïsme

Enfin, un journal qui cesse de faire du maoïsme une idéologie limitative établie une fois pour toutes, véritable plate-forme d'embrigadement : je n'en crois pas mes yeux. On a l'impression de redécouvrir le matérialisme ! Votre journal a les yeux ouverts !

Jusque-là les maos, sans chercher plus loin, s'en tenaient aux positions officielles de Pékin : le révisionnisme commence seulement après Staline, en 1956. Alors que Lénine remarquait déjà qu'une « nouvelle bourgeoisie » naissait parmi « nos fonctionnaires soviétiques » (voir Lin Piao, Rapport au 9<sup>e</sup> Congrès).

C'est avec plaisir que j'ai trouvé un article sur la Pologne, qui dénonce le caractère répressif des régimes de l'Europe de l'Est dominés par Moscou et cela depuis le début (1945), et qui affirme le caractère révolutionnaire des révoltes ouvrières de Berlin (1953), ou Poznan (1956).

« TOUT » a aussi l'avantage d'avoir rejeté les formes de pensée pétrifiées, antidialectiques du mouvement M.L. ancien : Pas de culte de la personne ; pas de rigidité répressive vis-à-vis d'idées diverses qui apparaissent dans le mouvement (comme celles sur le Lumpen) dont les condamnations par Marx ou par le mouvement communiste traditionnel sont loin d'être prouvées ! Ici règne un libre débat des idées et la ligne d'action sort du peuple et non d'une bureaucratie. Sans libre débat, on l'a déjà vu la bureaucratie impose « Cronstadt est l'œuvre des gardes blancs » !

Enfin, sans rejeter l'idée de parti, d'organisation, « TOUT » est basé sur la libre adhésion ; le mouvement tire ses idées du peuple et est contrôlé par lui ; le peuple est guidé, aidé, coordonné mais jamais forcé.

Voilà rejetées les méthodes de certains maos qui culpabilisent, en traitant d'ennemi, celui qui a la moindre divergence, le forçant ainsi à se taire.

Ici le parti n'est plus seul à convaincre à certaines idées : le peuple assume son rôle, car lui aussi doit convaincre le parti de ses erreurs ou de son dogmatisme.

Cela paraît peu important à certains : en fait la rigidité du vieux mouvement communiste (pas le droit de faire de critique HORS du parti ; discipline aveugle ; embrigadement sur des idées pétrifiées ; « direction » de la révolution par le parti et non par le peuple), tous ces facteurs qu'on ne connaît pas aujourd'hui à « TOUT », furent en U.R.S.S. les causes du révisionnisme. Causes qui mènent à la rupture entre un parti de théoriciens et des masses manuelles ; révisionnisme qui transforme cette couche intellectuelle en une classe capitaliste ; révisionnisme qui va par une élite évolution, de l'écrasement de Cronstadt à celui de Prague.

Nous rappelons l'existence d'un film réalisé à l'occasion du procès de Meulan. Près d'une quinzaine de projections sont prévues en province et à Paris. Deux copies ayant été brû-

Ces facteurs de révisionnisme, on les trouve encore à l'état pur chez certains (H.R.) ; d'autres comme la Cause du Peuple ont essayé de les rejeter ; mais là subsiste encore un stalinisme non critique chez les camarades qui mènent pourtant des luttes excellentes. Si on ne balaye pas TOTALEMENT les erreurs du stalinisme, et du léninisme ossifié, elles ne partiront pas d'elles-mêmes. Au contraire, elles germeront et engendreront un jour des cadres irrévocables, une bureaucratie. Mieux vaut prévenir que guérir.

Voilà pourquoi j'estime fondamentales ces critiques prises en main par « TOUT ».

On ne veut plus d'un parti qui dirige les masses. On a été trop souvent trahi. Le centralisme démocratique doit en conséquence perdre son caractère bureaucratique. Il doit redevenir ce qu'il fut pendant la Commune, ou ce qui a donné la Révolution Culturelle : tout dirigeant est constamment révocable.

Ça leur monte trop à la tête d'être cadres !

Tous mes vœux de réussite à « TOUT » et à la gauche révolutionnaire !

UN LECTEUR DE BANLIEUE-SUD.

## Chant basque : vivre

La main morte de l'ennemi.  
Le bras long de la force.  
Le doigt glacé dans ton cœur.  
Attention.

Vis le jour même, ton jour  
Comme si c'était le dernier,  
Comme si c'était le premier.  
Tu me comprends.

Savoir faire taire la faim avec les [bandes dessinées].  
Vouloir acheter la tranquille igno- [rance avec des mystères...]  
La télé journalière qui s'enfoncé dans toi jusqu'à ce que tu t'endor- [mes].  
Tu ne penses pas qu'ils t'empo- [sonnent]

Suavement tes jours  
Et qu'ils ont besoin de toi,  
Qu'ils poussent dans ta matière [grise ?]

Tu ne penses pas qu'au nom d'un [demain qui chante]  
Tu abimes ton aujourd'hui ?  
Un demain plus fort, plus marchand,  
Un paradis qui ne rendra jamais.

Et tu ne vois pas que ce jour  
Tu ne le vivras qu'une fois ?

Un militant de l'E.T.A.  
(Traduit du basque.)

lées dans l'incendie de La Commune, le film ne pourra être procuré qu'avec un certain délai.

Ecrire à l'adresse du Journal.

## A. G. DE TOUT A TOULOUSE

SAMEDI 6 FEVRIER A 15 HEURES  
A U.P. D'ARCHITECTURE

Ordre du jour : TOUT.  
Projection du film sur Meulan et montage Maison du Peuple de Villeneuve.

# NANTES -

## BATIGNOLLES

### Pour la justice, une « casse » de masse mûrie de longue date

A Batignolles-Nantes, « concentré » (1) par Creusot-Loire, c'est une bonne lutte de plus. Une bonne ! Simplement, celle-là elle vient dans une chaîne de luttes violentes successives en grimpant un « cran » de plus dans la détermination des ouvriers qui, cette fois-ci, étaient déjà organisés avant. Les nouvelles luttes à l'usine, qu'elles soient vraiment « sauvages » (« spontanées ») ou déjà un peu organisées ou préparées, elles se ressemblent sur beaucoup de points : en plus d'être des luttes violentes et soudaines, s'attaquant à l'autorité et à la hiérarchie, elles prennent toujours la forme de luttes « triangulaires » où les trois forces sont patrons-bourgeois - Etat d'un côté, syndicats et partis de la « gauche » traditionnelle, ouvriers révolutionnaires de l'autre, l'opinion et l'orientation du mouvement de masse étant l'enjeu de ces formidables batailles successives depuis Mai 68. Devant l'usine, la discussion est facile, voici ce que nous en avons retiré.

Batignolles, 1 800 ouvriers, des salaires 10 % plus bas que dans l'ensemble de la région et peu de perspectives d'augmentation si ce n'est des promesses lointaines, et ça dure depuis longtemps. En plus, une direction particulièrement butée et maladroite (ils ont avoué eux-mêmes), mais surtout une boîte où il y a de l'ambiance.

Une action de masse comme celle de vendredi, ça ne s'invente pas en cinq minutes au pied levé. Sur ces 1 800, il y a beaucoup de jeunes et des vieux qui sont combattifs, en gros, on n'a pas beaucoup de préjugés ; les chefs en ont fait l'expérience depuis longtemps, par exemple, bien qu'on fasse 43 heures par semaine, c'est clair que les vieilles machines ont bien du mal à démarrer le matin et que les mains sont souvent propres une bonne demi-heure avant l'heure... On se retrouve donc à vendredi matin.

Les dernières escarmouches de la « guérilla » avec Bodonnat-Patron datent d'il y a trois jours : c'est à lui qu'on s'attaque dans des « délégations » massives à son bureau et aussi dans ses jardins particuliers qui en prennent un coup. Il panique et les délégués C.G.T. aussi. Ils voient bien que « ça chauffe » et pourtant dans la réunion « au sommet », après un dernier barrage sur la route de Paris qui passe devant l'usine, ils ne sont même pas fous d'ouvrir un minimum la soupape de sécurité ; au contraire, ils repoussent les augmentations aux « traditionnelles » périodes d'avril et d'octobre au grand effroi des délégués : il va falloir décider quelque chose ! Ils proposent un défilé de protestation. En pensant dégonfler la colère, ils n'ont fait que créer des occasions.

Bon, le défilé, on le fera, mais il ne faudra pas s'étonner qu'il devienne un peu touristique... surtout depuis Condé-sur-Noirai dont tout le monde parle ici.

(1) S.F.A.C. Batignolles à Nantes a été rachetée par le groupe Creusot-Loire (33 700 salariés). Le chiffre d'affaires du groupe atteint au 30 novembre deux milliards 300 millions de francs, soit une hausse de 22 %, par rapport à la même époque de 1969. Les résultats financiers font apparaître un bénéfice avant amortissement de l'ordre de 200 millions.

La branche sidérurgique prospère ; la mécanique et la métallurgie sont aussi en bonne position. Les prévisions pour 1971 sont « excellentes ».

### Il faut le voir pour le croire

## LA POLOGNE A NANTES

### ou comment le P.«C.»F. fait de la politique

#### COMME A FERRODO

D'atelier en atelier, on rencontre en masse les sales têtes qu'on a l'habitude d'affronter seul à seul en semaine. Alors on se les paye un peu surtout ceux qui essaient de faire les fiers et qui ne se sauvent pas comme des lapins ; c'est vrai qu'un ingénieur a même reçu un mollard et que dès le matin, le ménage avait commencé dans les bureaux des mensuels.

Les délégués sont effrayés : ils se voient discuter de tous ces « méfaits » dans le bureau du patron alors « qu'ils n'y sont pour rien » ça serait plutôt le contraire. Alors ils se sauvent et attendent devant le bureau du patron pour bien montrer qu'ils n'ont rien à voir là-dedans : ils pensent à ce que vont dire les journaux du lendemain... pendant ce temps là, ils laissent s'échapper le patron, et il a fallu s'en prendre aux cadres supérieurs !

Vendredi après-midi, les syndicats qui ont flairé le coup proposent une distribution à l'extérieur, sur la route. Mais la majorité des travailleurs restent dedans et on reprend la tournée d'abord de quelques bureaux de chefs, puis on se dirige vers la direction où cette fois, en dehors du bureau du directeur bouclé, « tout y passe » comme dit un tract signé la « Cause du Peuple ».

Ce qu'il y a de bien là-dedans, c'est que plus personne ne peut vraiment gueuler qu'il s'agit d'une action « minoritaire » quand ça se fait avec au moins l'approbation de la majorité présente. D'ailleurs les gens ne s'y trompent pas : plus personne ne se cache d'avoir foutu en l'air une machine à calculer : on est ensemble forts dans le même coup, c'est chaud, c'est la fête. La violence est devenue légitime, on en est devenu fiers au lieu d'en être honteux dans l'action, on voit aussi des démarcations parmi les ouvriers : ceux qui « faisaient de la politique » n'étaient pas forcément les plus gonflés ; il y avait bien sûr beaucoup de jeunes, mais la présence d'ouvriers plus âgés et aussi décidés qu'eux donne plus de maturité à ce qu'on fait : on sait mieux choisir ses têtes, on sait mieux s'y prendre pour frapper où il faut. Et c'est là aussi où les divisions syndicalistes — non syndiqués se perd dans la colle des étiquettes car on a vu la pleine de gens de la C.F.D.T. et aussi de la C.G.T.

Les délégués C.F.D.T., même, qui étaient alors dehors en mino-

rité ont appelé à rentrer pour rejoindre ceux qui étaient à l'intérieur pendant l'action.

Dans le coup bien sûr, les maoïstes étaient plutôt en pointe, mais pas plus, et c'est vraiment la masse des ouvriers les plus révoltés qui a fait le boulot : comme des poissons dans l'eau...

Et le soir, l'équipe du soir harcelée par les chefs qui cherchent les « responsables » se voit obligée de refaire une tournée après les avoir mis en fuite.

L'idée de faire justice et maintenant se répand. Auparavant, pour toucher à l'autorité au cheffailon qu'on a tout le temps sous le nez, il faut passer par toutes sortes de filières bureaucratiques, d'ouvrier à délégué, de délégué à réunion, de réunion à chef du personnel, de chef du personnel à direction, de direction à chef du personnel etc... et ça les jours où ça n'est pas foutu en l'air au passage. Maintenant, le circuit est comme horizontal, la hiérarchie pyramidale en prend un coup, l'autorité des chefs aussi : un chef qui a été insulté par 200 bonshommes, ce n'est plus qu'un demi-chef. Une bonne baffa vaut mieux que deux tu l'auras Lockout.

La direction affolée décide le lockout avec le préfet. C'est après que la merde commence.

« L'information » se jette sur la lutte pour pourrir tout ce qu'elle contient de juste et de généreux, pour n'en retenir que des pleurnicheries indignées sur « la Casse ». Emmerdée qu'elle est, tout de même, car il n'y a là ni étudiants, ni « éléments » extérieurs à l'usine, ni jeunes fous : des ouvriers, jeunes, vieux, maoïstes certes, mais « liés aux masses » comme on dit. Alors les faux bruits se mettent à circuler lancés par la presse et appuyés par la dénonciation de l'action par la C.G.T. les communiqués pleuvent, les ouvriers redevenant des objets. La grande entreprise d'intoxication commence : on parle de listes noires, de plaintes nominatives. Le P.«C.»F dénonce les voyous, bandits, fascistes etc... C'est Gdansk à

Nantes ! Ils n'ont pas osé le distribuer à l'usine, uniquement dans les boîtes aux lettres...

Alors, hors de l'usine, c'est encore le domaine des négociations ; d'un côté on négocie de l'autre côté on vient se geler à attendre les nouvelles. Lundi matin, maltré le service de cars interrompu, 700 ouvriers sont là. Les flics aussi, discrets, 2 cars dans le noir, devant l'usine.

Rien n'est assez préparé pour entreprendre quelque chose ; les syndicats font les « prises de parole », c'est habituel, ils ont le matériel, ils savent remplir les vides et ce sont eux qui ont l'information directe.

Ils se permettent donc de dénoncer pour la C.G.T., d'excuser pour la C.F.D.T. au niveau national. Certains sont furieux, personne n'est satisfait : on se reverra à 14 heures en ville pour une manifestation.

700 ouvriers, c'est la première fois qu'on en voit tant en ville, d'habitude, on s'en tient plutôt à quelques syndicalistes. Après une heure de marche, on frôle la préfecture sans s'arrêter et on se disperse. A demain...

Et demain, ce sera le même baratin ; négociations cet après-midi on vous tiendra au courant...

Mais une nouvelle bataille s'annonce pour mercredi où la direction rouvre les portes de l'usine : LA GREVE.

*D'accord, beaucoup de machines à écrire ! Mais quand même, la première chose que les ouvriers ont cassé, c'est LA POINTEUSE !*



La coexistence pacifique...

qui, si nous n'y prenons garde, pourraient prendre la relève des « doriotistes » de sinistre mémoire.

Nous appelons les travailleurs à resserrer leurs rangs, à faire confiance à la C.G.T. qui organise avec lucidité l'action revendicative sans démagogie, ni compromission.

Le Parti Communiste Français soutient l'action revendicative des travailleurs des Batignolles.

Nous renouvelons notre avis que les luttes économiques ont leurs limites et que seule, en définitive, la lutte politique pour le socialisme peut libérer les travailleurs de l'emprise et de la malfaisance des monopoles capitalistes. C'est à ce combat que le Parti Communiste Français vous appelle, vous : Ouvriers, Employés, Techniciens, Ingénieurs et Cadres Commerçants, artisans, paysans.

Votre seul ennemi de classe étant le capitalisme et son pouvoir politique.

Dans l'immédiat, ce combat impose de mettre à la raison les groupuscules gauchistes et fascistes dont les actions tournent le dos à la Démocratie véritable à laquelle aspirent les travailleurs.

Nantes, le 17 janvier 1971.

# ADRESSE AUX OUVRIERS REVOLUTIONNAIRES

L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux mêmes. Depuis Mai 68 la révolution est à l'ordre du jour dans les usines, les bureaux, les universités. Les puissantes manifestations du Secours Rouge en faveur des condamnés de Burgos et les nombreuses luttes illégales (Ferodo à Condé - Fougères - Nantes) qui se mènent dans les usines montrent l'éveil d'un jeune mouvement révolutionnaire. Mais depuis Mai 68 ce mouvement est dirigé principalement par la petite bourgeoisie : les étudiants, les intellectuels tous tournés vers la classe ouvrière reconnaissant en parole qu'elle est la force principale et dirigeante de la Révolution.

Depuis Mai 68 aussi les ouvriers révolutionnaires se sont satisfaits de cette situation. Ceux qui n'en étaient pas satisfaits, qui critiquaient le style de travail, le sectarisme et l'instabilité des étudiants n'ont jamais vraiment commencé à prendre leurs responsabilités en s'affirmant d'une manière autonome dans le mouvement révolutionnaire. Il faut qu'on s'y mette. Nous voulons nous réunir, discuter, nous organiser, élaborer un programme correspondant à nos véritables aspirations.

Nous voulons un changement radical de toute la société. Plus la science et la technique progressent plus nous sommes réduits à un travail de robot. Plus les moyens de diffusion des idées sont élargis plus on s'en sert pour nous abrutir. Dans cette société nous sommes privés de tout pouvoir de décision sur notre existence.

Les 40 heures, les 10 %, ça nous suffit pas, nous voulons changer toute la société.

Qu'ils soient organisés ou non dans des groupuscules tous les ouvriers révolutionnaires doivent prendre en main la construction d'une organisation autonome.

Venez en discuter et vous y mettrez avec nous les samedis après-midi de 14 h. à 20 h., les jeudis de 10 h. à 12 h. et de 16 h. à 20 h. à la permanence : 73, rue Buffon, Paris-5<sup>e</sup>, Métro Censier, Austerlitz.

Vous pouvez aussi écrire à la permanence révolutionnaire.

Un groupe d'ouvriers.

## CHEZ LES PAYSANS DE LA REGION NANTAISE

Les révolutionnaires luttent aux Batignolles, à Nantes, ils luttent aussi dans les campagnes. Il faut se battre pour vendre correctement les produits de la ferme, il faut se battre contre le cumulard, celui qui achète les terres mais ne les travaille pas de ses propres mains. Les formes d'action sont directes : on boycotte les enchères publiques lorsque le fermier risque de perdre sa terre, on détruit les récoltes (mais, pâturages...) du cumulard qui en s'appropriant une terre a vidé le fermier.

Ces luttes, les jeunes paysans révolutionnaires veulent en parler. Alors ils se réunissent, ils cherchent comment discuter avec les voisins des communes environnantes. Et c'est comme ça qu'un texte est écrit pour être joué dans les campagnes. Le soir des camarades passent, la discussion s'engage et on reprend le texte. On raconte la vie à la ferme. Les raisons de lutter ne manquent pas.

Le texte n'est pas encore terminé, mais l'autre soir, des camarades étaient invités par des paysans, des ouvriers de la région pour qu'ils donnent leur avis.

La pièce : le fermier, sa femme, les gosses, la vache malade, l'étable à refaire et tous les profiteurs : le crédit agricole, Monsieur le propriétaire qui vend les terres pour en faire une zone de loisirs de riches... On décrit la vie quotidienne... c'est pas une description achevée de la lutte des paysans, c'est un appel à la révolte. La pièce n'a pas de fin. Il faudrait que la fin, ce soit les gens qui ont écouté qui la disent et qui la fassent. Qu'ils disent que ça a assez duré, que c'est tous ensemble qu'il faut lutter.

A la fin de la lecture, la discussion s'engage. Quelqu'un dit qu'il faudrait peut-être supprimer des grossièretés du texte, car ça risque de choquer les gens, de les bloquer. Et là, très vite on parle de la culture populaire. Au langage bien « poli » des bourgeois, il faut qu'on ose opposer la langue violente des exploités. C'est comme ça qu'on parle tous les jours. C'est comme ça que, dans la pièce on exprimera notre révolte.

On en a marre des tracts revus

et corrigés par le délégué et qui ne veulent plus rien dire.

Un camarade présent raconte que dans le Languedoc, d'autres paysans, avec des ouvriers et des étudiants ont déjà monté et joué une pièce. Ils l'ont joué gratuitement cet été, sur les places des villages devant un public « vierge de théâtre ». Et quand ils ont voulu jouer devant des ouvriers en grève, on leur a envoyé les flics.

Dans la pièce, les femmes aussi sont là. Lorsque le mari se fait rouler par le marchand de bestiaux qui lui vend une vache malade, que tout l'argent du lait et même les allocations familiales y passent, ce sont elles qui gardent les pieds sur terre : « tu te fais encore avoir, comment va-t-on bouffer maintenant ? ».

Cela correspond à une réalité. A la ferme, elles participent à la production, s'occupent du bétail, travaillent la terre ; de ce fait elles sont impliquées directement dans les luttes avec une conscience très claire et très précise des problèmes.

Pourtant dans la discussion, quelqu'un fait remarquer que cela n'apparaît pas assez dans la pièce. Elles ne s'y expriment pas avec assez de violence et elles y ont un rôle secondaire. Alors, celles qui sont là s'expliquent : s'exprimer plus violemment et plus souvent, nous le voulons, mais pas seulement dans la pièce, mais dans la pratique des luttes. Mais pour cela, il faut que les hommes modifient leur comportement, qu'ils acceptent un nouveau partage du boulot à la maison et arrêtent de dire : « les femmes, on vous fait une place et vous n'en profitez pas ».

Et puis, il y a le problème de savoir comment on va jouer la pièce dans les divers cantons. Tout le monde n'est pas d'accord. Il faudrait peut-être des structures d'accueil dans les villages, ça serait plus facile pour organiser les représentations, pour jouer, pour engager les discussions. Mais faut-il passer par les organisations qui regroupent les militants de la région et qui, elles seules sont implantées dans les villages ? Sont-elles capables de maintenir vivante l'initiative de quelques jeunes militants ?



# UN MINISTÈRE DE LA MERDE

« Le plus beau pays d'Europe » est sauvé ; la (bonne) conscience bourgeoise ne cesse de se rassurer ; mai 68 est passé, les syndicats officiels signent des contrats de progrès ; le capital naturel et touristique de la France sera préservé, la voilà dotée d'un ministère chargé « de la protection de la nature et de l'environnement » à la tête duquel est nommé M. Robert Poujade en récompense de ses loyaux services. Il faut supposer qu'il déploiera autant d'habileté à ramasser les boîtes de conserves et les mégots qu'à récolter les morceaux hétéroclites du parti gaulliste.

Ce qui paraît étonnant, c'est que le gouvernement se paie le luxe de devancer toute contestation dans ce domaine. Alors qu'il a fallu bien des protestations de l'« Ecology Movement », né en Californie, pour que les autorités fédérales des États-Unis prennent des mesures d'apaisement, en France, la coalition au pouvoir contrôle si bien le système, l'information, qu'elle a à fournir la réponse en même temps qu'elle pose la question.

Pour nous, la socialisation de la vie a pour but fondamental l'accord de l'homme et de la nature, et ne peut résulter d'un décret ou du goût du Président de la République pour les hortensias et les petits oiseaux. L'homme ne transforme la nature qu'en se transformant lui-même. Allez donc parler d'air pur aux camarades des bidon-



villes, et laissez aux technocrates inquiets la question angoissante de savoir si l'on pourra sauver la planète ou non. La lutte pour des conditions de vie saines et décentes commence là où celle-ci est le plus menacée. La civilisation industrielle capitaliste a magistralement concentré ses déchets matériels et humains. Mais voilà, l'ensemble tout entier commence à être intoxiqué, et qui pourrait mieux le sentir et le dire que les premiers atteints ?

## POUJADE, ÇA PUE !

Si l'on avale autant de chlore que d'eau, si l'on étouffe dans le métro, suffira-t-il d'écrire au nouveau ministre pour que ça change ? Non ! On ne peut attendre que des solutions bidons, d'une institution en l'air, artificielle. Nous n'avons pas grand-chose à espérer d'une mesure dite de salut public, accordée comme une grâce divine.

Que peut Poujade ? Son rôle consistera à coordonner les bureaucrates de quatorze ministères concernés par l'environnement. Et pour réaliser son beau programme et accomplir sa mission, M. Poujade avoue qu'il lui faudra bien « des efforts, de la recherche et de l'imagination, des moyens ». Pour l'instant, le ministère n'a pas de locaux et n'est pas encore financé. Un inventaire des crédits possibles est dressé mais rien n'est prévu pour le budget de 1971. On nous promet de beaux paysages. La bourgeoisie tient à ses jardins et à ses vacances, elle est exaucée.

Mais le gouvernement n'a pas que des objectifs « nobles ». Il imite les États-Unis et l'Angleterre, non seulement par manque d'imagination mais parce qu'il est obligé de se soumettre aux règles de la libre concurrence, telle que la définit l'impérialisme américain. Celui-ci voit ses prix de revient augmenter du fait des taxes anti-pollution (l'état fédéral U.S. prélève une redevance sur les « effluents » (effluence fee) de 10 cents par litre de déchets industriels déversés dans les cours d'eau du pays). Il se débrouille donc pour que les concurrents européens supportent des charges équivalentes, surveille les « distorsions de la concurrence » et essaie d'uniformiser au maximum les législations. « Comme la lutte antidrogue, la lutte contre les pollutions sera de plus en plus largement internationalisée. » Le gouvernement français n'est pas très original, il se contente d'alimenter une nouvelle « petite peur ».

## LE DÉBUT DE LA SCIENCE FICTION

Il était une fois un cosmonaute appelé Terre. On ne sait pas bien comment il avait été construit. Mais on sait de quoi il était constitué. On ne sait pas si les cosmonautes avaient vécu toujours de la même façon, mais on sait que certains s'étaient tout appropriés, déclarant les autres incapables ou incompetents. Depuis, tout allait plutôt mal que bien. Jusqu'à jour où le cosmonaute lui-même commença à se dégingoler... la terre était un écosystème, c'est-à-dire un système où les ressour-

ces naturelles détruites étaient régulièrement renouvelées, selon un équilibre dont les cosmonautes au pouvoir prétendaient détenir le secret... Pourtant on s'aperçoit que les stocks n'étaient plus reconstitués, pas mal de cosmonautes étaient déjà morts asphyxiés entretemps, et la « catastrophe écologique » n'épargnerait bientôt plus personne. On inventa le terme savant de « Superpollution ». En vain...

On consomme actuellement 10 % de l'oxygène atmosphérique chaque année. Ce sont les plantes qui exsudent de l'oxygène, et en même temps absorbent le gaz carbonique que nous expirons. L'atmosphère est surtout un produit biologique. C'est la vie qui permet la vie. Au Japon, par manque d'espaces verts, on est obligé de disposer des machines à sous distribuant de l'oxygène pur en bouteille (on respire mieux quand on est riche). De même, les plantes permettent, par l'intermédiaire de bactéries spécialisées, la formation de l'azote (4/5<sup>e</sup> de l'atmosphère) qui est nécessaire aux protéines, à la croissance, en un mot est synonyme de santé pour l'homme. D'où le danger d'un débaissement excessif.

Toutes les eaux de mer contiennent désormais leur dose de pesticide (DDT et dieldrine surtout) et d'herbicides qui ont une action entièrement néfaste sur la vie végétale flottante, le phytoplancton qui fournit 70 % de l'oxygène. On a retrouvé du DDT jusque dans la graisse des phoques de l'Arctique.

La ville de Paris déverse à elle seule

dans la Seine, chaque jour, quelque un demi-million de mètres cubes d'eaux usées sans traitement préalable, tous les ans, six millions de tonnes de déchets et de polluants divers (il vaut mieux acheter de l'eau minérale si l'on peut).

Le sol, par le recul de la forêt, par l'emploi excessif de fertilisants, sous prétexte d'atteindre les meilleurs rendements, se dégrade extrêmement vite. L'opération militaire de défoliation au Vietnam est un bon départ en ce sens. Il faudra trente ans minimum pour reconstituer à peu près la flore de ce pays.

Donc les cycles de renouvellement des éléments naturels de base ne sont pas aussi automatiques qu'on le dit. Il n'y a sans doute aucun intérêt à vouloir réduire la complexité de l'équilibre naturel finalement assez précaire. Il faudrait mentionner aussi les disparitions d'espèces animales par milliers et les dangers du déparasitage systématique (un parasite est un animal qui se développe de façon dangereuse pour l'ensemble du milieu dans lequel il vit. Est-ce que l'homme va devenir un super-parasite ?).

On peut dresser la liste des poisons que l'homme fabrique et qu'il subit du même coup :

**Gaz carbonique** non éliminé (bioxyde de carbone) surtout produit par la fumée des usines et les voitures ; la région parisienne en dégage chaque année quelque 100 millions de mètres cubes.

L'oxyde de carbone se combine à l'hémoglobine qu'il empêche de se recharger d'oxygène.

**DDT** qui tue les oiseaux, mammifères et s'accumule dans l'organisme. On en détecte à 7 000 mètres au-dessus du niveau du sol. Le DDT est stocké dans les tissus cérébraux, bloque la transmission des impulsions nerveuses, il est cancérigène, et agit nocivement sur la fertilité (on en trouve dans le lait de toutes les femmes).

**Amiante** (utilisé dans les garnitures de freins, revêtement de sol, etc.). C'est un danger mortel. Plus cancérigène que le tabac. On s'est aperçu, en particulier, que 13 % des ouvriers de l'amiante mouraient d'un cancer au poumon (contre 1 % pour le reste de la population).

**Plomb**. Surtout insufflé dans l'air par le moteur à combustion des autos (plomb tétra-éthyle).

Le **Cadmium** (utilisé dans la fabrication des boîtes de conserves alimentaires) est le métal le plus dangereux, attaque les reins et le système nerveux, les organes génitaux, provoque des déformations chez le fœtus.

**Radium**... A propos que deviennent les déchets radioactifs abandonnés dans la mer ?

**Mazout, mercure, etc.**

A ces polluants, d'autres « nuisances » s'ajoutent au cadre de notre vie, au fur et à mesure que s'accroît la distinction entre ville et campagne. Dans la plupart des villes où 85 % des Français vivront en 1985, règne déjà l'agression permanente et l'encombrement pour les trois quarts des habitants. On a calculé que les villes reçoivent 15 % en moins d'ensoleillement, 30 % en moins d'ultra-violet pendant l'hiver, 10 % de pluie, de grêle, de neige en plus, 100 % de brouillard en plus en hiver. Les maladies du cancer des poumons y sont deux fois plus nombreuses qu'à la campagne. Sans rappeler les taux de criminalité, de maladies mentales...

Le **bruit** est un facteur décisif. Les expériences ont montré que le bruit permanent provoque une suractivation surrénelle, a des effets sur les systèmes cardio-vasculaire, respiratoire, glandulaire et nerveux. On lui attribue la responsabilité de 70 % des névroses à Paris.

... Les astronautes-bourgeois-en-chef annonçaient des mesures, mais ne pouvaient pas contraindre les cosmonautes-industriels. La production d'énergie à tout prix passait avant l'apitolement sur les cas de leucémie de plus en plus nombreux. Les « mini-ministres-cosmonautes-des-environs » arrivaient toujours trop tard. On ne pouvait pas éliminer les déchets sans créer d'autres déchets. Les cosmonautes-savants s'arrachaient les cheveux, ils disaient que l'on ne pouvait pas à la fois avoir l'énergie et l'environnement que l'on souhaitait ; que, de toutes façons, le cosmonaute exploserait. Les cosmonautes-politiques et les cosmonautes-technologiques se renvoyaient la balle. Quelqu'un a dit : « A bas les spécialistes ! Revenons sur terre ! »

## UN SUPER-POLLUANT : LA BOURGEOISIE

Les bourgeois ont développé depuis des dizaines d'années la course à la pollution, en choisissant anarchiquement les méthodes de production les plus rentables, qui sont toujours les plus polluantes. Ils ont tenté de dissimuler aux yeux du plus grand nombre de gens, les lieux les plus laids et les plus sales où le mot même d'environnement est une hérésie : on ne visite pas beaucoup les foyers d'immigrés où l'on s'entasse à 600 par chambre, où le même lit sert à trois personnes différentes en 24 heures, les bidonvilles... sans parler des camps concentrationnaires de réfugiés palestiniens.

Dans leur vision du monde, les économistes libéraux ont essayé de faire entrer les problèmes de la terre dans leur système, en supposant la possibilité de fournir ou de s'approprier indéfiniment des terrains, à mettre en valeur à mesure que la demande s'accroît. Mais le point est atteint où cette « source inépuisable » se tarit. Les capitalistes ne peuvent plus spolier la terre entière. L'eau et l'air purs qu'ils disaient sans prix deviennent rares. Les patrons ont voulu réduire l'homme à l'état de machine, prétendant connaître et dominer totalement la « machinerie » de la nature. Double erreur.

Aujourd'hui, ils parlent beaucoup de lutte antipollution, parce que, d'une part, eux aussi ont des poumons, et il y a des choses qu'on ne peut nier impunément, et, d'autre part, ils ont acquis des contradictions internes à leur système : aux États-Unis, certaines usines sont obligées de purifier l'air qu'elles emploient d'où augmentation des coûts de production...

Nous n'avons pas à défendre une « morale de l'environnement », comme le prétend Pompidou, mais à poser le problème concrètement et engager la lutte, en sachant que notre révolution devra résoudre les problèmes fondamentaux de l'accord de l'homme avec la nature.

# S.N.C.F. : DES CONTRATS POURQUOI FAIRE ?

Curieux comme on est, on a essayé de comprendre tout le micmac de « la négociation sérieuse et constructive » de la S.N.C.F. ON A REUSSI (merci). Voilà les secrets de « l'échelle mobile des salaires. »

En étant bien sages toute l'année, les cheminots obtiennent :

7,15 % d'augmentation de la masse salariale. La réalité des augmentations est la suivante :

2 % le 1<sup>er</sup> janvier

1 % le 1<sup>er</sup> mai

1 % le 1<sup>er</sup> septembre

2 % le 1<sup>er</sup> novembre. Total 6 % mais enfin ne soyons pas mesquins. L'augmentation prévue des prix est de 3 % pour l'année. Ce qui nous donnerait 7,15 - 3 = 4,15 % d'augmentation des salaires réels.

La prévision de l'an dernier était de 4 % l'augmentation (officielle) est de 5,50 % auxquels il faut ajouter tous les truquages des statistiques officielles, mais enfin, restons dignes jusqu'au bout.

Si on suit les chiffres officiels cela nous donne une réalité sur la base de l'an dernier : 7,15 - 5,50 = 1,65 %.

Arrive alors le coup fameux. « Si le niveau des prix dépasse 4 % en cours d'année, un réajustement provisionnel serait accordé. »

En un mot cela se traduit par, si les prix augmentent de 4 % vous ne touchez pas 4 % de plus 2 % en attendant qu'on ait terminé les calculs de fin d'année et ce le 1<sup>er</sup> mois après le constat de l'augmentation. Bref si l'augmentation n'est constatée qu'au bout de 6 mois les 2 % se traduiront par une augmentation réelle de 1 % de l'an.

Faisons donc nos comptes on en était à 1,65 % + 1 % cela nous fait 2,65 % en réalité. Ouf !

Et si les cheminots n'étaient pas sages ?

Et bien ils ne se contenteraient que de ce qu'ils peuvent obtenir par leur propre lutte. Soit sur les 50 dernières années selon « Le Monde » une augmentation moyenne de 2,85 %.

A tout prendre le prix payé pour la sagesse n'est même pas très cher.

## UNE SOCIÉTÉ DU PROGRÈS DE LA COLLABORATION DE CLASSE

Accord du 11-1-1971. S.N.C.F.

Il y a quelques temps Michel Debré déclarait à l'Express que l'ensemble des progrès sociaux réalisés s'étaient faits grâce à la combinaison des forces du pouvoir, des patrons et des syndicats. L'aile la plus conservatrice du gouvernement adopte ainsi les thèses réformistes des « chababistes », la Société « bloquée » peut être décoincée par l'unité contradictoire des intérêts du patronat et des syndicats. Certes les relations du PCF et de la CGT font encore un peu peur aux grands patrons mais Debré lui-même dit à l'Express que le PCF « se réinsérant à la fois dans la vie nationale et dans le jeu des partis » il n'y a pas trop lieu de s'inquiéter. La Société contractuelle de Chaban est désormais bien acceptée par les organisations syndicales « représentatives » dans leur totalité, c'est ce qu'expliquait le cédéiste (CFDT) Martin, après la signature de l'accord S.N.C.F., en disant « le train a été remis sur les rails en un coup de cric et il est arrivé à la gare terminus sans qu'il lui manque un seul wagon. »

## POURTANT, L'AN DERNIER...

L'an dernier à la même époque la C.G.T. était entrée dans une grande polémique avec le gouvernement et les centrales syndicales qui avaient signé le contrat E.G.F. Ce grand combat du syndicat « de masse et de classe » comme Ségué le rappelait alors avec complaisance s'était accompagné d'un référendum du plus pur style gaulliste. Ce qui était en jeu à l'époque c'était la « direction » de la CGT sur la classe ouvrière. La direction confédérale CGT s'appuyant sur le fait que Chaban-Delmas ayant pris en avant la situation à l'EGF pour démontrer l'avancée des idées de la nouvelle société voulut faire une démonstration de force, il fallait montrer aux patrons, au pouvoir, aux gauchistes que hors de la CGT point de salut. La campagne que fit alors la CGT confirma tout à la fois sa représentativité et son incapacité à mener les travailleurs de façon offensive dans les luttes. Après avoir repoussé l'accord avec 55 %, des suffrages aucune lutte ne sera menée pendant toute l'année par la CGT ??? — et finalement l'accord sera appliqué. La C.G.T. aura ainsi démontré deux choses au pouvoir, aux « directeurs » des entreprises nationalisées et du secteur public, aux patrons du privé ; d'une part « c'est nous

qui sommes la grande force travailleuse » d'autre part « nous savons accepter les contrats, donc il vaut mieux les faire avec nous » c'est d'ailleurs ce qu'ils firent quelques semaines plus tard en signant l'accord Boyllet.

## S.N.C.F. : L'ACCORD

Aujourd'hui la CGT dans les négociations accuse régulièrement ses « partenaires » sociaux d'être irresponsables, c'est les syndicats qui se posent en meilleurs gestionnaires de l'intérêt général, de celui des usagers, de celui des différentes catégories de personnel (des manœuvres aux ingénieurs) de celui du développement économique équilibré « c'est le gouvernement qui fait de la politique, qui politise les négociations. Nous autres sommes les spécialistes, les techniciens de la représentation ouvrière » A l'heure de l'ordinateur nous savons ce que nous pouvons exiger et nous n'allons pas au-delà. Ne pas nous accorder ce que nous demandons c'est mal faire les comptes.

Ils favorisent par leur mauvais calcul, les mouvements sauvages et l'influence des révolutionnaires qu'ils suscitent. Lissons dans l'Humanité du 9-1-71, à propos de l'exigence de la direction de la SNCF d'ajouter à l'accord un préambule sur la masse salariale, l'article de Jean Merot qui défend la direction de la SNCF contre les interventions politiques du gouvernement : « Ah, certes on souhaiterait fort en haut lieu que les retombées atteignent la direction de la SNCF pour le procédé déloyal employé et la CGT pour l'ajournement de la signature ; mais ainsi que led déclare la fédération CGT des Cheminots : « Il est à présent évident que c'est une intervention gouvernementale d'inspiration politique qui a empêché la signature de l'accord SNCF. »

Le communiqué de la CGT est aussi significatif à cet égard.

L'échelle mobile est accordée ; du coup les endormeurs de la CGT tout bêtes : la ligne bleue des Vosges du mouvement syndical, la ligne stratégique qui permet d'additionner les grèves partielles pour demain faire une grande journée nationale d'Action en dehors de toute lutte réelle... il va falloir trouver autre chose. Le pouvoir des patrons le leur donne sans combattre, conscient de l'armée puissante que cela représente pour entraîner plus avant les syndicats dans les contrats à long terme.

Pour le pouvoir, il s'agit maintenant de gagner au niveau électoral et d'intégrer toujours plus PCF et CGT au jeu social.

Vous ne connaissiez pas cet aspect de la loi sur la drogue adoptée par les députés. On vous a déjà dit que cette loi permettait désormais à la police de perquisitionner de jour et de nuit chez vous, du moment qu'on ait de bonnes raisons de supposer que vous détenez de la drogue.

De bonnes raisons ? Le texte qu'on reproduit plus bas a été publié en encadré dans « Le Monde » du 12 janvier 1971. Il vous montre sur quel type de « bonnes raisons » pourront s'appuyer les flics ; alors, lycéens comme adultes, ayez de bonnes notes, ne vous énervez pas, soignez votre tenue : sinon, votre réveil pourrait être orné de deux pandores ! et n'oubliez pas les étrennes de la concierge. Et puis, sachez qu'une loi du même type est passée aux U.S.A. et au Canada. Là-bas, les flics finissent toujours par trouver ce qu'ils veulent ; et pour cause : c'est eux qui le glissent dans la poche des « suspects ». Ça risque de nous arriver aussi.

On a tort de ne pas lire plus souvent le Journal officiel. J'ai été demander au service compétent, où on m'a regardé d'un drôle d'air quand j'ai précisé ce que je voulais. On y apprend que la nouvelle loi donne le droit au procureur de mettre d'office quelqu'un en cure de désintoxication. O y apprend aussi que le délit de provocation à l'usage des stupéfiants, ou simplement le fait de les présenter sous un jour favorable, fait courir le risque au directeur de publication d'un journal d'être condamné à de très lourdes peines.

ON N'A PAS LE DROIT D'EN PARLER  
ON N'A PAS LE DROIT D'EN PARLER  
ON N'A PAS LE DROIT D'EN PARLER  
ON N'A PAS LE DROIT D'EN PARLER  
ON N'A PAS LE DROIT D'EN PARLER  
ON N'A PAS LE DROIT D'EN PARLER

# STUPEFIANTS !

## ESCOFIOTTE LAMBLOTTE : De la platitude à l'ignorance

Ces derniers temps, une opération en plusieurs moments s'est déroulée : on a commencé par le rafut autour de l'histoire de Bandol, on a continué par le vote, en douce d'ailleurs, de cette loi contre laquelle même les magistrats ont protesté ; on a complété le tout par une série d'articles dans les grands journaux qui viennent à point nommé légitimer la loi. En particulier, quelques jours après le vote, « Le Monde » passe une série de quatre articles intitulés : « La drogue : de l'angoisse à la servitude. » L'auteur : une certaine Escoffier-Lambiotte. Vous la connaissez déjà, c'est la Muldworf féminine du Monde, celle qui pourfendait l'avortement il y a quelques années. Elle a pris sa plus belle plume pour défendre l'Occident menacé par le ras de marée des hallucinogènes. Un hasard ? mon œil. « Le Monde » a fait sa publicité pendant plusieurs jours sur ces articles. Et ça sans grand risque : en principe, le vote de la nouvelle loi interdit à quiconque de répondre à Escoffier-Lambiotte sous peine d'être accusé et condamné.

Ça commence par l'opération habituelle : « La drogue », ça va du haschisch à l'héroïne ; ça fait des années que des médecins libéraux, un peu plus honnêtes que leurs confrères, se battent pour qu'on cesse de recouvrir avec ce terme parfaitement idéologique tout et n'importe quoi. Escoffier-Lambiotte n'a pas de ces délicatesses : le seul problème des articles est l'explication et la justification de la répression. Réprimer quoi ? elle ne sait même pas très bien. Réprimer les déviances, les comportements « anormaux », en leur trouvant un

dénominateur matériel, « la drogue ». Une fois qu'on a fait admettre le phénomène drogue en tant qu'essentiellement répréhensible, on peut se permettre — et elle se le permet à la fin de son texte — de dire : « Est-ce la faute de la société ou bien celle des jeunes ? », ceci ne servant qu'à faire admettre qu'il y a nécessairement faute.

Des médecins américains ont lancé un appel pour la légalisation de la marijuana. « Une démagogie ignorante » titre Lambiotte. Et Escoffier de ricaner sur le prix Nobel anglais Francis Crick, qui a démontré le caractère inoffensif de la marijuana !

Voici les troubles dus à la marijuana selon la même escoffière : « Altération de la mémoire. » Mémoire de quoi ? Si c'est pour se rappeler l'heure du boulot... De toute façon, si on oublie certaines choses après avoir fumé de la marijuana, tout le monde sait que ça ne dure que quelques heures. Que dira-t-on de ce qui se passe après les cuites bien à la française ! Mais pour Lambiotte la mémoire est un machin qui fonctionne tout à fait indifféremment de ce dont on a à se souvenir.

« Altération du jugement. » C'est quoi une altération du jugement ?

C'est quand on ne pense pas comme toi ?

« A doses élevées, exacerbation des perceptions sensorielles » : tous ces troubles... pourquoi est-ce un trouble ? a priori ça pourrait plutôt être bien, non, « l'exacerbation des perceptions sensorielles » ?

Tout est comme ça. Dans le tableau qu'elle reproduit (« Le Monde », 13 janvier 1971), on lit à « danger » en face des différents « drogues » :

Chanvre indien : « troubles du jugement, perception faussée, psychose aiguë ».

Opium : « esclavage physiologique, troubles sexuels, déchéance physique et intellectuelle ».

Voilà qui est net, précis et scientifique. « Troubles sexuels » : et ta sexualité à toi, Eh ! patate ?

« Déchéance physique et intellectuelle » par rapport à qui, par rapport à quoi ?

Attention, on n'a pas dit que tout ce qu'elle range sous le nom de « drogue » est inoffensif. Et pour cause : son tableau va de l'opium à l'essence, en passant par : l'héroïne, le LSD, les barbituriques, les somnifères, l'éther, le toluène !

Alors, tableau pour tableau, voici le nôtre :

## Abus de pouvoir

Le scandale est que des médecins légifèrent sur notre sexualité ou sur ce qu'ils appellent « la drogue ». On ne reconnaît aucune capacité aux Muldworf et Lambiotte-Escoffier à le faire. Leur seul critère, la seule base de leur raisonnement, c'est la classification du « normal » et de l'« anormal », de l'insolite et de l'habituel, de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas. Tout le reste de leur discours n'est que la sauce idéologique destinée à présenter sous un jour scientifique la loi de la société.

Remarquez bien, c'est plutôt rassurant de savoir qu'il y a trois cent millions de gens pour lesquels c'est aussi naturel qu'une cigarette. Mais perpétuellement en croisée, Escoffier Lambiotte se refuse à laisser les Arabes et autres fumer en paix. Elle veut légiférer là-bas aussi. Ils ne le savent pas, mais c'est très mauvais pour eux, ça. Ils le font depuis des millénaires, c'est une des bases de la société, leur façon de se rencontrer, de se parler. Mais ils ne savent donc pas que leur jugement est faussé ! « Redressons, redressons, que diable !

Et pour les jeunes Européens, pas de pitié : passe encore pour des populations « misérables » (le monde est fait de la coexistence de misérables et de très riches, sans qu'on puisse faire le moindre rapport entre les deux phénomènes), mais pour les fils de l'abondance !

Il y avait dans « Charlie Hebdo » de début janvier une lettre à Fournier, assez intéressante, qui découvrait ce qu'est l'usage social du kif au Maroc. Comment les mecs rigolent devant les annonces officielles qui dénoncent les méfaits du kif (dont le commerce ne rapporte rien à l'Etat). Comment dans la sociabilité populaire, ça fait partie des rapports amicaux entre les gens.

Le type qui l'avait écrit avait un point de vue un peu naïvement naturaliste : il pensait qu'était bon ce que Dieu nous donne, les plantes, le haschisch, le kif, la marijuana, et mauvais ce qui est synthétique (l'héroïne ou le LSD). En fait, ça n'est pas le problème.

Nom	Usage scientifique	Dangers
Ricard	Aucun	Renflouement du P.C.F.
DDT	Divers	A haute dose, génocide (Vietnam) A la petite cuillère, psychose aiguë
Laine de verre	Parfois	Absorbée en boulettes, donne la diarrhée
Goudron	Régulateur de la population migrante	En injection, mauvais pour la circulation
TNT	Boum	Déchéance immédiate et totale mort subite
Gaz d'échappement	Expériences sur les rats	Respiré à haute dose, brûlures des poumons
Télévision	Aucun	Abrutissement, dépendance, troubles du jugement
Tiercé	Aucun	Bouffées délirantes à proximité des arrivées

**Le dépistage des toxicomanies**

**SYMPTOMES HABITUELS DE LA TOXICOMANIE**

- Modification du comportement (assiduité, discipline, notes méritées).
- Changement dans la qualité des devoirs remis.
- Brusques manifestations d'énervement ou accès de colère inhabituels.
- Tenue négligée.
- Attitude équivoque du sujet en ce qui concerne les substances toxicomanogènes et les objets en sa possession.
- Port de lunettes de soleil sans nécessité apparente pour cacher une dilatation ou une contraction des pupilles.
- Port constant de chemises à manches longues pour dissimuler des marques de piqûres.
- Fréquentation de toxicomanes notoires.
- Emprunts d'argent à des camarades pour acheter des stupéfiants.
- Petits larcins portant sur des objets appartenant à l'établissement.
- Tendance à se cacher pendant la journée dans des endroits insolites — débaras, magasins de fournitures, etc. — pour consommer la substance.

*Observations.* — Les symptômes décrits ici s'appliquent à la toxicomanie, mais peuvent tenir à d'autres causes. Leur liste n'a rien d'exhaustif. Du reste, certains toxicomanes peuvent ne présenter qu'un petit nombre de ces symptômes ou même n'en présenter aucun, surtout si leur consommation est faible.

(Note établie à l'intention des directeurs d'établissements d'enseignement par l'American Pharmaceutical Association qui donne d'autre part les symptômes spécifiques de la prise de certaines substances.)

## Attention, cet homme pourrait être un toxicomane !



On signale dès à présent à la doctoresse et aux flics que le directeur de publication de « Tout » correspond en tous points aux « symptômes habituels de la toxicomanie ». Ce qui n'étonnera personne, puisque ce journal a l'audace de redresser quelques contre-vérités sur le sujet, et s'expose par là aux foudres de la loi.

Son comportement s'est modifié (aucune discipline, note pour travaux littéraires en baisse, si on en croit « le Figaro littéraire » ; n'a pas mérité le prix Nobel).

La qualité des devoirs remis s'en est ressentie.

Il a manifesté de brusques énervements, voire des colères inhabituelles, devant les tribunaux en particulier.

Tenue négligée (voir photos dans les journaux).

Attitude équivoque sur les objets en sa possession : en fait cadeau à ses petits camarades.

Fréquente des toxicomanes notoires (notoires, puisqu'ils ont les mêmes symptômes que lui).

A tendance à se cacher dans des endroits insolites (fonds de bistrot, tribunes de meeting, arrière-salles diverses).

**OBSERVATIONS :** même s'il ne présentait pas tous ces symptômes, même s'il n'en présentait aucun, pourrait être toxicomane.

**C'EST DE L'ABUS DE POUVOIR.**

(Groupe révolutionnaire de la nouvelle gauche américaine).

Extrait du communiqué N° 6, signé : Bernardine Dohrn.

Les jeunes ont fait toutes sortes d'expériences dans leur vie, en luttant farouchement contre le mode de vie de l'homme blanc. Ils ont appris à survivre ensemble dans les villes empoisonnées, et à vivre sur les routes et à la campagne. Ils ont trouvé des méthodes nouvelles d'éducation afin que leurs enfants soient libres et naturels. Ils se sont purifiés à l'aide d'aliments organiques, ils ont lutté pour la libération sexuelle, ils se sont fait pousser les cheveux. Ils se sont rapprochés les uns des autres, ils ont appris

que la marijuana et les autres drogues qui élargissent le champ de la conscience organique sont des armes de la révolution. Elles ne sont pas obligatoires pour tous, il ne faut pas les prendre pour prouver qu'on a du cran, ce ne sont que des outils, une méthode de connaissance (celle des indiens Yaquis). Mais, tandis que nous chantons les louanges de la drogue, l'ennemi, qui sait quelle menace fait peser sur sa domination la nouvelle culture de la jeunesse, se sert de ses alliées, les drogues de mort (héroïne et amphétamines), pour « pacifier » et anéantir les jeunes. Sans les jeunes, pas de révolution, et c'est ce qui nous guette si nous ne combattons pas ce péril.

## EXTRAIT DU COMMUNIQUE DES WEATHERMEN

# stupéfiant !



## De la drogue et des drogues

D'abord, « la drogue », ça n'est pas une catégorie pharmaceutique, mais un besoin social.

Pour simplifier, disons qu'il est vrai que kif, marijuana ou haschich sont à peu près inoffensifs sur le plan physiologique. Aussi inoffensifs que le tabac, en tout cas.

Sans doute plus, à petites doses : plus inoffensifs que bien des produits : le rapport des médecins américains au congrès précise qu'il n'a pas été possible de trouver la dose mortelle : qu'elle semble ne pas exister.

L'héroïne est un poison, mais selon certains le vin contiendrait les mêmes principes nocifs, à beaucoup plus faible dose, il est vrai. Le LSD est une expérience difficile, que les jeunes Américains ont fait sur une échelle de masse : qu'il convient de manier avec précautions.

Principalement, d'ailleurs, parce que la production de LSD, dans les conditions de répression et d'amateurisme actuels, est mélangée d'amphétamines, voire de strychnine, produits éminemment toxiques.

Mais on ne revendique pas le caractère socialement inoffensif du haschich ou de la marijuana. Au contraire, on pense qu'elles sont dangereuses pour nos sociétés, dissolvantes pour les têtes. Par contre, socialement, l'héroïne est sans danger : depuis des dizaines d'années, les trafiquants la fabriquent à Marseille sous l'œil complaisant des flics.

Saviez-vous que la fameuse brigade des stupéfiants est réputée pour être aussi un repaire de trafiquants ? Que les flics de ladite brigade passent pour être les plus gros fournisseurs d'héroïne de Paris ? qu'en prison, la seule drogue fournie par les matons, c'est l'héroïne ? Que les flics cherchent sur ceux qu'ils arrêtent pour drogue d'abord le haschich ou la marijuana, mais semblent très peu s'intéresser à l'héroïne ?

Qu'à Chicago, la mafia et le F.B.I., s'étaient, dit-on, mis d'accord pour pourchasser les petits trafiquants de marijuana, dont la concurrence avec les gros trafiquants de drogue déplaisait à ces messieurs ?

Oui, les flics utilisent l'héroïne comme moyen de pression ; les bourgeois, en pratiquant systématiquement l'amalgame entre héroïne et haschich, amènent ceux qui ne trouvent plus l'un à l'autre.

Ce consommateur d'héroïne — d'abord c'est un consommateur. Il le fait en général seul. Ça n'incite ni à parler, ni à bouger. A se retirer dans son coin, plutôt. Et puis, ça ne change pas grand-chose dans la tête : c'est une sorte de calmant dangereux. Ça fait oublier. Ça donne chaud. Enfin ça crée la dépendance, la vraie, celle où le type gueule pour en avoir de nouveau, est prêt à tout, même s'il n'en obtient pas. Alors les trafiquants d'héroïne, les producteurs, c'est de la haute pègre, celle qui a des relations politiques. Le monde de l'héroïne c'est moitié flics, moitié haute pègre. Et ça, depuis des années. Car les bourgeois avaient leurs héroïnomanes depuis longtemps.

C'est vrai qu'il y en a plus chez les jeunes, ces temps-ci. C'est vrai que ça n'est pas obligé, de passer du haschich à l'héroïne, mais que ça arrive. Les jeunes Américains, à Berkeley, proposaient — et ont commencé — de soigner les héroïnomanes en leur permettant d'utiliser des drogues de remplacement, inoffensives : la méthadone par exemple.

Escoffier Lambiotte trouve ça scandaleux, car ça revient à changer une drogue pour une autre. Vive l'ancienne méthode, comme avec les fous : ligotez-les sur leurs lits jusqu'à ce que ça leur passe ou qu'ils en crèvent.

Le haschich, le kif, la marijuana, ça ne se fume pas seul ; les jeunes Américains, les Arabes, ils en font un usage social collectif. Un cercle où l'on discute plus librement.

**TRANSSESSION...**  
Escoffier nage en pleine régression, l'obscurantisme est à l'ordre du jour. « La dépendance » à l'égard des drogues peut être « physique ou psychologique ». C'est-à-dire : si vous fumez de temps à autres du haschich parce que vous en avez envie, vous êtes « dépendants » au

## Proposition de loi sur la lutte contre la toxicomanie législative et journalistique.

**Art. 1<sup>er</sup> et dernier : il est interdit à quiconque de légiférer sur les comportements des gens, sous prétexte de spécialité médicale ou de capacité scientifique.**

même titre que l'héroïnomane qui se pique deux fois par jour pour ne pas crever. Et allez donc !

Autre genre de précision « scientifique » : il y a « 30 millions d'alcooliques mais 300 millions de fumeurs de chanvre et 400 millions de fumeurs d'opium ».

Curieux, non ? Voici pourquoi : est « alcoolique » celui qui s'est complètement démolé et qui boit sans arrêt. Est « drogué » celui qui fume du haschich une fois de temps à autres, comme on boit un verre de vin.

Le LSD aussi, ça ne se prend jamais seul. Les jeunes Américains le considèrent un peu comme une « épreuve de vérité », on raconte tout ce qu'on a sur la patate. Des choses qu'on refoulait apparaissent. D'ailleurs les médecins l'utilisent, le LSD, justement pour ça. Seulement regarder, savoir ce qu'il y a sous les crânes, même d'un point de vue « scientifique » la bourgeoisie le refoule de plus en plus. C'est l'inconnu, le règne du relatif : à une époque de décomposition idéologique, c'est mauvais pour eux.

Alors « la drogue » ? Non.

Tout sépare l'héroïnomane de cinquante berges, rondouillard et plein de pèze, qui se fait sa piquoise en cachette, et les jeunes réunis pour discuter et fumer. Toute une culture, toute une conception de la vie, tout un rapport au collectif, tout un sens de la transgression des tabous. En particulier, c'est vrai que celui qui fume trouve encore plus con d'aller travailler ensuite (« jugement faussé » !)

Si les jeunes fument et si la plupart du temps, après avoir fumé, ils n'ont rien envie de faire, c'est que la principale liberté qu'ils peuvent arracher au système, au moins subjectivement, c'est « ne rien faire ». Dans une société fondée sur le respect du travail, c'est une transgression. Non, la défonce ne rend ni plus intelligent, ni plus bête.

Tout dépend de comment ça se passe. Le « drogué » typique qui intègre la répression ne peut dépasser le stade de la passivité. Il accepte l'image du drogué que lui impose la société. Mais pour les jeunes Américains, l'usage du haschich ou du LSD est d'abord un essai d'élargir les bornes de la conscience normale. Ils sont capables d'agir, de parler, d'avoir une pratique sociale même sous l'effet des hallucinogènes — ils l'ont différemment, c'est tout. Une nouvelle dimension de tout ce qu'ils font leur apparaît. La défonce mène à la décadence l'armée américaine au Vietnam, alors qu'elle est présente au cœur de la lutte victorieuse des maquisards laotiens ou autres. Les jeunes Américains qui fument n'en ont pas honte. Ils ne se cachent pas, quand du moins il n'y a pas de flics, il a suffi de voir un festival, cette transgression est collective.

Qu'est-ce que ça transgresse ?

Plus que la loi en tant que telle (les flics) ça transgresse l'interdit qui pèse sur tout dépassement du « moi » que nous impose la société. On n'a pas le droit de savoir ce qui se passerait dans nos têtes si certaines barrières tombaient. Tout ce qui n'est pas apparent (au sens social du terme, normal) est interdit : c'est vrai que l'effet — au moins ce qu'on croit être l'effet — du haschich, c'est « de ne plus savoir ce qu'on fait ». Ce qui ne veut pas dire qu'on fait n'importe quoi ! Et imaginez qu'on découvre un sens à ce n'importe quoi ?

On ne peut pas impunément avoir deux comportements dans la tête : quand on délire sous l'effet du haschich et qu'on recommence de temps à autre, c'est bien qu'on a envie de prendre un recul par rap-

port au « normal » et quand on prend trop de recul, on devient fou. Libération de fantasmes, des 90 % inutilisés du cerveau ? Difficile à dire. En tout cas, c'est ainsi que vivent les jeunes.

Alors, deux mots sur la conception policière de la drogue : ceux qui pensent que la bourgeoisie a intérêt à son développement, voire le favorise. Outre que c'est faux dans les faits (voir toute la manipulation du « comité antidroge » fondé par le fils de Boulin, ministre de la Santé, ou le rôle idéologique de la lutte antidroge à l'U.D.R. : tous les députés unis par la peur du haschich) ça a l'inconvénient de mettre révolutionnaire et bourgeoisie sur le même plan face au phénomène : la bourgeoisie dit : « Ils se droguent parce que la société ne leur donne pas leur place. » Les révolutionnaires : « Ils se droguent parce que la révolution ne leur donne pas leur place. » Dans les deux cas, c'est conçu comme un comportement déviant par rapport à la place normale. Comme si le contenu de la révolution était d'abord l'exclusion de tout ce qui n'est pas déjà proclamé révolutionnaire. Moi, ça ne me va guère. La défonce n'est pas notre révolution mais la révolution n'est pas non plus notre défonce, au sens où faire la révolution « supprimerait » la défonce, la remplacerait, comme elle remplacerait l'ensemble des phénomènes de la vie. La révolution n'est pas ce qui permet de remplacer la vie.

### ... ET RECONNAISSANCE

D'abord, la bourgeoisie crève de trouille face « la « drogue » parce qu'elle pense, mécaniquement, au phénomène américain, des millions de jeunes soudés ensemble, unifiés par une commune transgression. Elle pense que si les jeunes se défonce, ils quitteront par millions le travail et les cadres sociaux comme aux U.S.A. Ça ne veut pas dire que parce qu'elle a peur, les autres ont raison : pour simplifier, il est vrai que l'apparition massive du haschich en France est un phénomène double : d'une part, un certain nombre de militants, de gens pour lesquels la révolution était une activité quotidienne, furent devant le mal impossible. Pour eux le décalage entre le rêve et la réalité de la révolution n'est plus supportable. Le décalage qui fait qu'il faut à la fois penser 50 ans à l'avance et vivre aujourd'hui. Mais il est plus important de constater que pour beaucoup de jeunes, principalement pour ceux qui ont juste entrevu mai, pour ceux qui sont isolés dans leur province (voir le nombre d'arrestations pour drogue dans les patelinés perdus), la découverte du haschich est d'abord un moyen de se rencontrer, de se souder. Une traduction du désir d'immédiateté, de changer tout de suite, une prolongation de ce qu'entrouvrit Mai, vers l'intérieur. Même pour les militants : ils le vivent, souvent mais peut-être est-ce une rationalisation après coup, comme un moyen de mieux connaître l'ennemi qui est en chacun de nous. Les jeunes ouvriers qui ont découvert le kif au contact des travailleurs immigrés refusent un mode de vie où ils étaient classés comme occidentaux. Ils ont choisi ce qu'on leur présentait comme le plus dévalorisé, comme ce qui appartient à une « civilisation intérieure ». Ils manifestent par là même la distance qu'ils prennent à l'égard du mode de vie bourgeois. Alors, s'il y a une fuite pour quelques-uns, il y a aussi découverte d'autre chose pour beaucoup. On ne peut expliquer aux jeunes sans rougir : « Réprimez votre désir de vous défonce le système au nom du révolutionnaire que vous pourriez être. »

G. AUPIOM.

# ENVOI DE *Siné*



## MOI, ÇA M'ENERVE !

À mon avis l'attitude dogmatique est très répandue de nos jours, elle est en rapport avec la fameuse « crise de civilisation » — la mort du père se joue sur tous les tons mais la nécessité de la référence n'est pas morte —.

L'attitude scientifique consistant à mener de vraies enquêtes dans la réalité qu'on a à transformer est assez nouvelle. Mai nous est venu du Vietnam, nous autres maoïstes avons été extrêmement exotiques dans nos réflexions politiques, puis le cœur des gauchistes s'est mis à battre au rythme du mouvement de masse de Turin — Le Mt américain, la nouvelle culture voilà le dernier mouvement de masse passionnant.

### MOI ÇA M'ENERVE !

Je sais que d'un côté j'ai peur devant les gouffres de la « déviance » et de l'exclusion ; je sais que je n'accepte pas sans résistance qu'il existe une délinquance sauvage qui emplit les prisons, que j'ai eu du mal à admettre qu'il existait une lutte acharnée et sourde contre le travail, que l'on ouvrirait des hôpitaux psychiatriques, que la révolution sera pour des millions de jeunes la libération de la répression familiale, que les femmes en ont assez de prendre dans la gueule les coups que leurs ouvriers de maris ne donnent pas à leurs chefs. Bref je résiste à la réalité pour finalement la reconnaître et tenter de participer à sa radicalisation.

Je sais que si je demeure gauchiste traditionnel je participe de l'ordre.

Ça je vois bien. Mais parce que je peux unifier ou pratiquer, rencontrer ou raisonner par analogies et faire confiance à ce que racontent les camarades de Lotta continua sur la Fiat.

Tout ça pour dire, de l'autre côté, que sur la caractéristique « drogue » du Mt américain et l'importance qu'on lui donne, je suis « perplexé » (faites-vous naturaliser, mon vieux). C'est-à-dire que je la pense signe de reconnaissance et cause externe du développement du mouvement. Mais ceci sans oublier que le mouvement a une double caractéristique de rupture et de fuite. Que les révolutionnaires doivent s'assimiler le point de vue et les méthodes de la rupture et critiquer la fuite. Et je suis convaincu que la drogue est dans l'ordre de la fuite — que c'est l'absence de perspectives politiques qui donnent aux plaisirs immédiats tellement d'importance.

D'autre part, et je reviens aux propos du début de l'article contre le dogmatisme, la drogue a moins d'importance pour le moment en France et en Italie qu'aux Etats-Unis justement à cause de l'existence d'un mouvement de masse dans l'ensemble du peuple donnant à l'hypothèse révolutionnaire beaucoup plus de crédibilité immédiate. Avec ou sans hasch, il me semble que la communication se développe, la créativité aussi — c'est ce qu'on avait vu en Mai. Et en ce moment, parmi ceux qui militaient, le hasch aurait plutôt tendance à alimenter la passivité.



# L'ARMEE : ÇA BOUGE ...

Camarades, soldats,

Des militants qui sont actuellement à l'armée ou qui en sortent se sont rencontrés et ont constitué un collectif. Ce que nous voulons faire dès maintenant, c'est briser l'isolement des soldats révolutionnaires, faire circuler les bilans de lutte, donner la parole à tous ceux qui résistent sous quelque forme que ce soit à l'oppression et au bourrage de crâne : mettre à la disposition des soldats des adresses, des contacts locaux, un sou-

tien militant et matériel. Il s'agit aussi de soutenir et de populariser toute action, toute initiative en direction du contingent. Enfin, préparer idéologiquement et pratiquement les camarades qui vont partir à l'armée, et qui, trop souvent, se font réformer par manque de perspectives.

Si nous voulons véritablement ouvrir le front de l'armée il faut que de nombreux camarades viennent travailler avec nous au collectif, prennent en main directement

le travail de contact et d'agitation vers les casernes de leur région, etc.

Pour toute correspondance :

Ecrire à « TOUT », 27, rue du Faubourg-Montmartre, Paris-2<sup>e</sup>. (Mentionner « Collectif Armée » à l'intérieur de l'enveloppe.)

Permanences :

Samedi et dimanche, de 14 heures à 20 heures, à la Librairie « LA COMMUNE », rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris-5<sup>e</sup>. Métro Censier Daubenton.



A l'armée ça bouge partout. On le dit parce qu'on y est, qu'on s'est déjà un peu regroupés, et que tous on a vu la même chose : une tension, une agitation permanentes qui se traduisent par une foule de formes de révolte. On en donne quelques exemples précis. Ça ne débouche pas encore sur des actions d'envergure faute de répercussion politique : les « militants » sont dans ce secteur 10 pas en arrière du mouvement.

Des collectifs se sont formés à Paris, Rennes, Lyon... peut-être ailleurs. Celui de Paris va sortir un dossier ces jours-ci. On en publie ici quelques extraits.

## DES FAITS

### les grandes manœuvres

Le 29 novembre, pendant des manœuvres militaires quelque part en France, un accident très grave s'est produit. Evidemment, la victime a été un pauvre gars du contingent, pas un de ces fumiers d'officiers qui observent les chars et les fantassins bien à l'abri. C'était au début de la nuit. La manœuvre, extrêmement dangereuse, se déroulait sans aucune lumière (Sécurité, Messieurs!), les chars avançant, guidés dans le noir par des soldats en éclaireurs, juste devant. Ce qui devait arriver n'a pas manqué. Un gars est tombé dans un trou — un terrain de manœuvres, mon pauvre ami, ça ne peut pas être une pelouse de jardin! — le char (16 tonnes), juste derrière, n'a pas pu le voir et l'a écrasé, lui passant sur le bassin. Le mec gueulait, les gars du char affolés, essaient d'aider leur copain. Ils vont chercher des gradés pour avoir un toubib. Les pauvres. Ils se faisaient des illusions. Ils ont été tout surpris de voir le capitaine demander : « Est-ce que le char a quelque chose? ». Le docteur est arrivé 20 minutes après seulement. Le gars hurlait et vomissait le sang. Heureusement le char était intact...

### deux actions

Les deux actions que je raconte ici ne sont pas particulièrement héroïques. Il est certain que partout il s'en passe de semblables. Mais elles montrent deux choses :

— la spontanéité à la révolte dans les casernes existe. Partout les gars sont prêts à passer à l'action.

— les limites du travail lorsqu'il n'existe pas de noyau communiste organisé qui puisse jouer le rôle de haut-parleur. Nous avons besoin d'un mouvement politique révolutionnaire de l'armée qui aide la masse du contingent à s'appuyer sur ses propres actions pour aller plus loin, qui empêche la hiérarchie militaire de récupérer et d'étouffer la lutte, qui hausse la révolte spontanée à la contestation consciente.

#### I. LE REFUS COLLECTIF D'OBEISSANCE :

Pendant les classes. Quatrième dimanche à la caserne. La première perm ne viendra qu'au bout de sept semaines. Tout le monde en a plus que marre.

Quelques types achètent de la bière, du mousseux (c'est tout ce qu'il y a comme alcool au foyer). Vers cinq heures, ils sont complètement ronds. Dans le couloir, ils singent en les ridiculisant les gradés, ils « défilent » en gueulant. Intervention du margi de semaine (sergent dans la cavalerie). Un des types l'attrape par le col et se défoule un peu : « Ta gueule ou je te plante » : le margi est un peu

Pendant ce temps là, les bidasses écœurés, un grand sentiment de dégoût, envie de chialer de rage, envie de leur péter la gueule à ces crevures. Seulement, on se connaît mal, on a un peu les foies d'y aller seul.

Mais aussitôt après, c'est une vraie révolution. LES GARS PARLENT, VOIENT CE QUE C'EST QUE L'ARMEE, les gradés, les conneries qu'on leur raconte. On s'organise, on fait une collecte pour acheter des fleurs, on exige d'avoir de ses nouvelles. Black-out pendant quelques jours.

MAIS ÇA GUEULE TELLEMENT QU'À LA FIN ON NOUS LE DIT : « LE GARS A CREVE À L'HOPITAL ».

Ce coup là, c'est la rage. On empêche les gradés d'étouffer l'affaire. On obtient d'aller tous lui rendre les honneurs à son enterrement. Ça risque de chier dans peu, car les gradés ont peur maintenant. Mais ça risque aussi de chier pour nous. C'est pourquoi on a besoin de vous. Il faut dénoncer l'armée impérialiste, inhumaine, dégueulasse. C'est certain qu'on est pas les seuls. C'est certain que dans toutes les casernes des bidasses serrent les poings de rage et d'humiliation. Mais ils se sentent isolés.

UN CAPITAINE CONTRE 50 APPELES ÇA S'ECRASE, voilà ce qu'il faut se dire. Aidez-nous les civils, à retourner contre ces ordures leurs propres armes.

bousculé et préfère battre en retraite.

Le soir, au rassemblement pour aller bouffer, la crevure a repris du poil de la bête : « Puisque certains ont fait les cons et ne peuvent pas se tenir tranquilles, tous les autres vont payer à cause de ces « cosaques » : ce soir rassemblement à 8 heures et corvées pour tout le monde! »

Ça discute ferme pendant la bouffe. Les idées que l'on retrouve le plus sont :

« Il n'y a aucune raison que tout le monde paye pour quelques-uns », vite rectifié par :

« C'est bien normal de se saouler la gueule. On ne tient plus le coup ; quatre semaines de cette vie de dingue sans sortir, c'est plus possible. »

Quelques copains qui ont déjà résisté à des brimades au niveau de leur peloton (un peloton = quarante types proposent des idées :

— Saboter les corvées.

— Ne pas se lever le lendemain...

Finalement un petit groupe décide de tenter la réplique la plus nette : rester en chambre, refuser de faire les corvées, refuser d'aller au rassemblement. Il y a des pessimistes : « tout le monde ne marchera pas (120 mecs), dans les autres pelotons, ils sont cons. »

[[La hiérarchie entretient rivalités et divisions entre pelotons : regroupement des sursitaires dans le premier peloton : « Vous êtes les plus intelligents », regroupement des « quotiens intellectuels les plus bas » dans le troisième. « Montrez-leur à ces grosses têtes que vous êtes mieux qu'eux. »]]

Mais le travail s'organise. Un petit groupe de types déterminés va de chambre en chambre. On discute ; on s'appuie sur les chambres les plus déterminées pour convaincre les autres. Il y a encore quelques hésitants mais ils ferment leur gueule et n'essayent pas de s'opposer au mouvement.

Huit heures moins cinq : tout le monde s'enferme dans les piaules.

Huit heures : coup de sifflet, c'est le rassemblement. Personne ne bouge. Pour certains c'est la franche rigolade. On joue aux cartes, transistoir à tue-tête. Pendant une demi-heure, le margi va s'époumoner, gueuler, siffler sans résultats.

Au bout de trois quarts d'heure, il commence à utiliser une tactique plus fine : il rentre dans une chambre et somme nominalement les gars de descendre. Bien sûr, il choisit les moins déterminés. Alors, peu à peu les types descendent. Avec une heure de retard, nous sommes rassemblés. Mais de nouveau nous sommes regroupés ; tous ensemble, on se sent fort.

Le margi tente de distribuer les corvées. Chaque fois qu'il prononce un mot, on éclate de rire. Un type pète... le fou rire gagne l'ensemble. Impossible de l'arrêter, d'autant plus qu'on est pas mal à pousser un peu du côté des cordes vocales : rire à la Popeye, nouvelles astuces, etc. La crevure se barre. Il revient avec l'officier de permanence.

Là, tout change ; petit discours paternaliste : « Je sais bien... c'est pas drôle tous les jours la vie militaire... enfin il n'est pas nécessaire d'en arriver à ces extrémités... une espèce de mutinerie (rires)... bon, bon, remontez en chambre. »

On avait gagné. Il paraît même que le margi s'est fait engueuler.

Cette petite action a été décisive pour la classe. Elle nous a montré que si on est uni, la hiérarchie militaire ne peut pas grand-chose (120 types au trou, ce n'est pas possible).

— Elle a donné confiance à énormément de copains qui, par la suite,

## DES IDÉES

### les 3 jours à Vincennes la gare de l'Est

C'est long, c'est con, c'est chiant, c'est le rappel qu'on doit partir dans un certain temps pour paumer douze mois, loin de sa femme et des copains, pour rien. D'autre part, on a un petit avant-goût des méthodes militaires. Pour les ouvriers, c'est en plus 2 journées ou 2 journées et 1/2 de paumées (à peu près 7 000 balles).

Dans ces conditions, pourquoi ne pas organiser des distributions de tracts généraux sur l'armée.

Forces militantes : une dizaine de camarades entraînés physiquement et ayant un bon style de masse, capables d'engager des discussions, si possible pas en majorité étudiants.

ont résisté à l'oppression militaire. — Elle a fait éclater les divisions artificielles que l'armée créait entre les pelotons.

Mais son impact politique a été faible vu l'inexistence d'un noyau ayant les moyens pratiques de la répercuter dans la caserne, de lui donner son sens politique.

Pour beaucoup de gars il ne s'est agi que de gueuler contre ce margi là, mais pas contre la hiérarchie en général (« l'officier a été sympa... ») Le point de vue réformiste aussi est apparu : « Maintenant on ne nous fait plus chier, le dimanche on est peinaré. »

Mais pour d'autres, c'était la preuve qu'on pouvait résister, qu'on pouvait lutter, même à l'armée.

#### II. DEJOUER UNE ESCROQUERIE DES GRADES :

Cette action, très facile à réaliser, montre l'importance du travail des anciens en direction des « bleus ». Dans la mesure où tous les deux mois l'ensemble du processus de bourrage de crâne-oppression se déroule exactement de la même manière, forts de leur expérience, il est facile aux anciens sur des trucs particulièrement gros, d'éviter aux nouveaux de se faire baisser comme eux-mêmes l'ont été.

En fin de classe se fait le tir à 200 mètres et la marche de 20 km. On part à 6 heures du matin, le tir a lieu toute la matinée, la bouffe vers 13 heures. C'est là-dessus que les gradés de l'escadron ont monté leur petite escroquerie. Il est évident que ne rien bouffer de 6 heures à 13 heures, et en plein air, c'est pas possible. Alors les crevures emmènent du pain, du pâté et des canettes de bière (ils l'ont à l'œil : budget de l'Intendance). Vers 11 heures, ils vendent les sandwiches 100 balles. D'habitude, tout le monde râle, mais comme on crève de faim, on achète. Avec le fric (40 à 50 000 balles) les crevures font des « pots » où ils se soulent la gueule sur le dos du pauvre con de deuxième pompe.

Alors ce coup-ci, la veille, quelques anciens passent dans les piaules et préviennent tout le monde. Le soir, on pique du pain aux cuisines, du pâté, et pratiquement tout le monde se prépare son casse-croûte.

Le grand jour : vers 11 heures tout le monde sort son sandwich. Seules quelques crevures et quel-

ques types non prévenus en achètent. Les gradés s'affolent, mais ils ne peuvent quand même pas obliger les gars à dépenser leur fric. Ils tournent en rond : « Notre pain est frais, vous n'avez plus faim? »...

Résultat : ils ramassent 8 000 balles au lieu de 50 000 et le soir, pour ne pas les foutre en l'air, ils

## les divisions à la con dans l'armée

(...) Un truc qui allait contre les divisions à la con dans l'armée et qui m'a paru à développer, ça a été la « réception » de la dernière classe au régiment. Le contingent d'incorporation est arrivé par groupes de 5-10 gars. Il est accueilli par un groupe de 2<sup>e</sup> ouls qui gueulent : « Ou'est-ce que vous faites, bandes de cons? Barrez-vous! Faut être fou pour rentrer dans l'armée! C'est plus facile de ne pas y aller que de désertir ensuite! Restez avec vos femmes! Ne venez pas, les crevures se trouveront tout cons s'ils n'ont personne à engueuler! »

Des gars se ramènent, ça rigole bien sur des thèmes anti-autoritaires, le groupe de discussion qui se forme est suffisamment important et uni pour que les crevures autour ne puissent intervenir ou même venir écouter. Spontanément, les anciens s'appliquent à remonter le moral aux bleus : on leur indique les principales salopes et leurs points faibles, on leur raconte des histoires de résistance aux brimades, on leur dit les principaux

## les affiches

L'affichage, c'est un mouvement qui se développe actuellement dans ma caserne.

Il a commencé par des trucs marants : par exemple dans ma chambrée des gars affichent le panneau d'instruction sur le port du bérêt (gueule de beau fayot blond, ses yeux bleus tournés vers l'infini de ses glorieux souvenirs coloniaux) avec la légende : « X... mes amours, ses distractions, sa caserne... Engagez-vous, rengagez-vous! vous verrez du pays! » (X... c'est un patelin de l'Est, sinistre, dégueulasse, sans un cinéma, un dancing, ou même de cafés vraiment sympa). Un matin, le pitaine (à vrai dire un type particulièrement con et très impulsif) rentre dans la piaule pour une revue. Quand il voit l'affiche, il s'arrête suffoqué 30 secondes, puis gueule, tout rouge : « Arrachez ça, arrachez-moi ça! » Début d'exécution, assez détendu avec bruits de rigolade dans le fond. Le pitaine, reprenant mal son contrôle, lance pour commentaire : « C'est pas un bordel ici! » Les gars écroulés ; commentaires à mi-voix : « C'est pas le G.I. (groupe d'instruction) ici. Ça doit être sympa, les bordels militaires ; une femme, où ça? où ça? qu'est-ce qu'y a : elle est bien cette affiche militaire! »

Fin de revue dans une atmosphère mi-tendue, mi-rigolarde, le pitaine ne sachant s'il doit « sévir ». Finalement il se barre comme un con, sans rien savoir dire. Ça n'a pas été seulement une partie de rigolade pour la chambrée, le « prestige » de la barrette en a pris un coup ; l'histoire a été racontée dans toute la compagnie et toutes les

sont obligés de filer les sandwiches à l'œil.

Notre objectif pour la prochaine classe : moins de 1 000 balles pour les crevures.

Dans notre régiment, les gradés ont de plus en plus de mal à se fendre la poire avec notre fric ; et dans le tien?

trucs pour se dérober aux chiures de tout calibre, les risques à prendre pour ne pas se laisser soumettre ; on leur illustre la connerie des gradés, « force principale du contingent ». Tout ça au travers d'anecdotes plus ou moins folkloriques, mais on a l'impression de ne pas avoir été inutiles : au G.I. le sabotage de l'instruction est, de l'avis même des sergents, plus systématique que pour les classes précédentes, qui pourtant étaient jugées « bonnes ». Les corvées par piston sont distribuées en pagaille, mais les gars les refusent ou les font collectivement. A mon avis, on pourrait aller plus loin dans ce genre d'occasions : les gars recevraient sans doute bien du matériel de type : brochures sur l'armée, tracts circonstanciels, etc. (on pourrait les filer de la main à la main, par exemple au foyer, aux gars contactés lors de l'incorpo). Le but serait de développer l'esprit d'oser lutter, oser se révolter pour la période des classes, ce qui est très important (c'est une bonne période dans la mesure où on y est beaucoup plus unis). Il faut combattre dès le début les attitudes fatalistes : « Il n'y a rien à faire, c'est trop risqué! » Pour cela il faut qu'un travail de soutien aux bleus soit fait par les gars les plus avancés des classes antérieures. L'incorporation peut être, si on s'y prépare, l'occasion des premiers contacts.

chambrées ont ressorti leurs histoires sur le même ou d'autres crevures « subalternes » et l'atmosphère en a été changée : on balise moins devant une crevure qu'on a vu se conduire comme un con.

Un autre affichage du même genre qui a fait pas mal de bruit a été le placardage sur la porte du pitaine d'une page d'Hara-Kiri « Spécial Scato » ; on y voyait un type, la gueule ouverte de merde, la bouche ouverte, avec comme légende : « Vous êtes triste, déprimé, mal aimé, FAITES-VOUS CHIER SUR LA GUEULE! » Posée de nuit, tous les gars la voient au rassemblement avant les couleurs, alors qu'il n'y a encore aucun gradé à la caserne. Un caporal doit attendre que tous les gars soient partis aux couleurs pour l'arracher. On n'aura donc pas eu le spectacle du coup de sang des gradés cette fois-là ; mais toute la semaine suivante, en voyant le pitaine, les gars ne pourront pas s'empêcher de rigoler.

Techniquement, l'affichage n'est pas difficile. Ce qu'il faut, c'est en faire un mouvement de masse : que les gars prennent l'initiative d'afficher dans les gogues, les chambrées, etc., ce qui leur tombe de meilleur sous la main. Là où je suis, c'est déjà le cas maintenant : les caricatures, les dessins sur l'armée, les affiches militaires remaniées, les citations de crevures fleurissent partout.

Ça a redonné confiance aux gars : on a dépassé les réactions individuelles (inefficaces) et on a vu que devant ce type d'action de masse, l'encadrement était vachement désarmé. Il n'y a plus qu'à généraliser. Et la résistance collective donne des idées : on discute beaucoup dans les chambrées des autres formes de lutte à envisager.

Jean-Pierre, 9 ans :

J'aimerais sur le cul.

embrasser une fille

UNE EXPERIENCE DE NON-PEDAGOGIE : LE LAISSER-FAIRE.

Après mai-juin 68, j'ai honteusement profité de la lutte des bureaucraties syndicales et tout particulièrement de celle qu'est le S.N.I. qui après avoir participé au sabordage du mouvement révolutionnaire, a été grenellée d'un poste considérable de postes de suppléants. J'ai donc été nommé instituteur - suppléant éventuel jusqu'en juillet 69 où l'on m'a notifié mon renvoi « POUR N'AVOIR PAS TENU COMPTE DES CONSEILS ET DES REMARQUES DES CONSEILLERS PEDAGOGIQUES ET INSPECTEURS PRIMAIRES » durant mes deux suppléances.

Ma première suppléance a été déterminante. J'étais tombé sur une classe mixte d'enfants de neuf à onze ans, pratiquant la non-directivité de Rogers et les méthodes de Freinet ; la moitié depuis un an, les autres depuis la rentrée. Je n'étais (et je ne suis pas encore) spécialiste d'aucune méthode pédagogique qu'elle soit classique ou moderne. Mon seul bagage - le meilleur - résidait dans quelques vieux principes bien placés (ANTI-AUTORITARISME, DETESTANT L'ENNUI ET LES ACTIVITES SCLEROSEES, VIDES ASEPTISEES, AMOUR DU JEU) et quelques préoccupations sur les notions de vie quotidienne, travail, jeu, psychanalyse, etc. L'embarras dû à mon inexpérience se trouve allégé par la dynamique scolaire pratiquée dans cette classe : auto-discipline, choix du travail et exécution laissés aux enfants.

## TOULOUSE : 28 janvier PROCES DES DESIRS ENFANTINS



Un instituteur remplaçant, Jules Selma, sera jugé sur trois chefs d'inculpation :

- attentat à la pudeur,
- détournement de mineurs,
- appel au meurtre.

Il risque 4 ans de prison.

Qu'a-t-il fait ? Il a tenté, dans les écoles où il est placé comme remplaçant, au cours de la première partie de l'année scolaire dernière, de laisser les enfants faire tout ce qu'ils voulaient. Il le raconte ici.

L'Administration l'a viré au milieu de l'année. Mais il ne s'est pas arrêté là : il a publié le récit de son expérience dans un journal révolutionnaire de Toulouse : « La Mèche ». Il y a même écrit : « Elèves, tombez vos professeurs » ; c'est ce qui lui a valu l'inculpation d'appel au meurtre. C'est ce qui vaut à deux camarades du journal « La Mèche » de passer en procès le 28.

L'Association des parents d'élèves, le Syndicat national des instituteurs se sont émus ; de leurs protestations est né le procès.

Jules Selma ne s'est pas arrêté au pseudo libéralisme de l'éducation sexuelle, le pistil et le pollen, mes enfants...

Il ne s'est pas contenté de parler sur ce qu'il est convenu d'appeler la sexualité des enfants. Il l'a laissé s'exprimer, y compris physiquement.

Au lycée Rodin, à Paris, pour bien moins, un professeur vient d'être suspendu. Le scandale a éclaté : l'anesthésie sexuelle bourgeoise dans les écoles en prenait un coup. Bien sûr, on est tous prêts à défendre Selma, comme on a défendu le prof de Rodin : pour le principe.

On reconnaît tous que les désirs sexuels enfantins existent, et sauf des psychiatres attardés, on conviendra qu'il faut qu'ils s'expriment.

Mais que fera-t-on nous, demain, si un gosse vient se frotter contre nous, nous caresse de partout ? Sommes-nous sûrs que nous ne l'écartérons pas, comme un chien dont les attouchements sont obscènes ? Notre famille nous disait : arrête de toucher ton kiki, ou il va tomber. Ne pensez-vous pas qu'il est temps de cesser d'avoir honte de ces désirs et de leur trouver une place ?

A ceux qui pensent qu'il y a mieux à faire pour le moment, nous demandons ce qu'il y aura dans le pouvoir qu'ils veulent prendre.

fuiet ! » « Il aime enlever les soutient gorges et les culottes aux femmes. » Puis vint la bombe : « Il aime trafiquer les femmes. » Mon imperturbabilité décongestionna l'atmosphère. Je fis part de mon incompréhension la plus totale et nous décidâmes de consulter le Larousse au mot trafiquer (commerce, activité intense, trafic routier). Cela n'expliquait rien. Elles ajoutèrent : « Il aime chatouiller les femmes. » Je refusais cette explication. « Il aime triturer les femmes. » « Je montrais un début de satisfaction quand à 12 heures 10 elles précisèrent : « Il aime triturer le quiqui des femmes. » Le débat s'arrêta là. Faute de temps.

Ma conviction était faite : la sexualité enfantine existait avec une intensité considérable et ne demandait qu'une chose, c'était la possibilité de se manifester pratiquement.

Je m'étais rendu compte de l'effroyable répression que l'enseignement exerce. J'adoptai cette méthode de « Laisser-faire » (condamnée avec force croquis et statistiques par le conseiller pédagogique) comme méthode pédagogique.

### ESSAI DE TOTALE AUTHENTICITE

Elle était basée sur 3 points : 1. — Suppression du pouvoir linguistique ; j'étais aussi grossier si ce n'est plus que mes élèves.

2. — Suppression du pouvoir des connaissances ; je ne me souciais plus de l'orthographe, de la grammaire, considérant que c'était l'idée ou le sentiment exprimé qui comptait par dessus tout. Les gosses écrivaient pour dire et non plus pour apprendre. Moi-même cessais toutes activités inhérentes à ma fonction : plus de cahier journal, plus de corrections, ni de notations évidemment, plus de devoirs ni de leçons à faire à la maison. Je me laissais aller, comme les gosses ; je pus m'intéresser à tout un tas de trucs, plusieurs copines bénéficièrent de ma méthode !

3. — Acceptation de toutes manifestations venant de moi ou des élèves. Plus d'interdictions ou de remarques sur quoique ce soit. En un mot : ESSAI DE TOTALE AUTHENTICITE DE COMPORTEMENT.

Je commençais toujours mes suppléances comme n'importe quel instituteur, cela durait une

demi-journée, les manifestations n'allant pas dans le sens de l'enseignement couramment prodigué. Ensuite c'était le gros dévouement violent incontrôlé agressif insultant pour la « fonction ».

### SI VOUS ETIEZ LIBRES QUE FERIEZ-VOUS ?

Ma plus riche expérience a eu lieu à Toulouse, dans une école de garçons. Durée de la suppléance : 4 semaines. Classe : 28 élèves de 9-10 ans. Je précise tout de suite : une classe tout à fait classique.

Un beau jour, les gosses finissaient un problème de calcul, quand l'un d'eux me demanda : « Monsieur, je peux dessiner ? »

— « Evidemment ». Un second : idem. Une troisième voix, anonyme, lance : « On peut dessiner les femmes à poils ? » — « Si tu veux, je n'y vois aucun inconvénient. »

Les trois quarts des élèves s'arrêtèrent de calculer (et ne travailleront plus avec moi !) et commencèrent à grifonner des dessins que toute personne frustrée qualifiera de « pornos ». Les dessins se faisaient les uns après les autres, fiévreusement. Je félicitais pour la qualité technique. Un jour ou deux plus tard, je leur imposais le seul sujet de rédaction que j'ai demandé durant l'année : « Si on vous laissait faire ce que vous voulez : que feriez-vous ? », en précisant qu'il n'y aurait plus de parents, d'institutrice, de curé, d'adultes. Les textes furent écrits et enregistrés sur magnétophone.

En voici quelques-uns : « J'aimerais faire un métier : garagiste, parce que c'est beau ; on répare des voitures. J'aime aussi avoir une belle fille et l'embrasser sur le cul et sur les poupons ! » « J'aimerais me marier avec une fille et je ferais semblant de tomber et regarderais en-dessous de ses jupes et après je me relèverai et je la prendrai par la main et j'irai la mener dans un cabinet pour regarder le cul et la quique et après j'irai au bal. » « J'aimerais avoir une belle fille pour l'embrasser et je dormirais avec elle. » « J'aimerais embrasser ma fiancée, parce que tous les dimanche on irait au bal et elle mangerait avec moi et puis elle irait à l'école avec moi. » « J'aimerais faire du moto-cross pour être jeune homme. » « J'aimerais fumer des cigarettes parce que j'aime fumer. » « J'aimerais embrasser ma fiancée sur les lèvres pour voir que je l'aime. » « J'aimerais danser avec ma fiancée, et je sortirais avec ma fiancée. » « J'aimerais soulever les jupes et couper les culottes des filles et les soutient gorges et je les verrai toutes à poils puis je les achèterai toutes. » « J'aimerais couper les poupons des filles puis je couperais les culottes et j'aimerais être marié. » « J'aimerais apprendre le judo parce que je pourrais leur faire mal. » « Un jour, je suis allé voir une fille que je ne connaissais pas, elle était au balcon et elle avait pas de culotte et je suis rentré dans son jardin, je me suis baissé et j'ai vu la quique et le cul ! »

Quelques jours plus tard, une amorce de pratique sexuelle s'instaura. Mais je fis pression, redoutant une plainte ou une accusation dans le style « Incitation à la débauche ». Néanmoins, une quinzaine organisèrent un

jeu de nature homosexuelle qui dura tout un après-midi. Des jeux hétérosexuels eurent lieu dans l'autre classe, mixte. Mais la courte durée de mes remplacements ainsi que mes propres exigences de sécurité empêchèrent que les situations nouvelles créées évoluent vers un niveau supérieur de désaliénation.



### LA FONCTION DE L'ENSEIGNANT ET DE L'ECOLE

Cette courte présentation de mon « fonctionnariat » pose néanmoins des problèmes très graves aux éducateurs et d'ailleurs à tout le monde car tout le monde est passé par les abattoirs scolaires : fonction politique et sociale, en même temps qu'historique de l'école, de l'enseignement, de la morale, de la répression.

Quelques remarques sur cette méthode pédagogique « Laisser-faire » :

1. — Réalisée sur une trop grande période, elle est néfaste non pas à l'enfant en tant qu'individu se réalisant mais elle risque de contrarier l'avenir socio-professionnel qui, dans notre structure, reste basé sur la hiérarchie et les diplômes à défaut de capital et de pouvoir. Si au lieu d'être vidé j'avais au contraire été promu remplaçant pour un poste à l'année, j'aurais refusé. Car pour un gosse ne soit pas ouvrier, il lui faut son entrée en 6<sup>e</sup> et plus tard son bac. Et pour cela, il lui faut ingurgiter une dose incommensurable de bêtises et d'inutilités médiocres. Les écoles normales des spécialistes qui suffisent.

2. — La durée de mes suppléances a été trop courte pour poursuivre l'évolution de mes expériences.

3. — J'ai été, comme tout le monde obligé de subir moi-même l'apprentissage de la souffrance à coup de refoulements, frustrations, conditionnement, répression sexuelle et parfois il m'a été très difficile de prendre une décision quant à ma participation à des jeux sexuels proposés par les gosses.

4. — Certains pédagogues asexués ont voulu à tous prix que mes élèves aient un coefficient bas pour justifier leur propre niveau de réification et d'interse refoulement. Il leur était très difficile d'admettre qu'ils ont eu, eux-mêmes, des désirs non satisfaits et que peut-être ils en ont encore, mais que leur condition de vie empêchent qu'ils aboutissent.

L'enseignement est de par sa fonction — de même que la famille — le meilleur agent de transmission de l'idéologie dominante et donc du système économique, politique, social, culturel, qui régit les rapports humains dans TOUS LES PAYS de notre

planète. Il diffuse à coup de matraques pédagogiques la structure autoritaire du maître et de l'esclave oubliant sa propre volonté de vivre pour la faire oublier aux autres. L'enfant entrant à l'école est déjà passablement détruit par le fascisme familial. Voilà que l'enseignant va parfaire cette destruction et cela d'autant plus facilement qu'il est spécialiste. Les brigades spéciales d'intervention que sont inculquent au débutant les les conseillers pédagogiques notions de sa fonction coercitive et de son statut d'esclave.

On lui fournit les bases. Pour le reste, pour les finesses et les variations d'oppression, de curetage cervical et sexuel, le pouvoir étatique fait confiance à l'imagination de l'enseignant. Et si celui-ci à ne plus frapper, son sadisme inconscient l'a rendu expert dans l'art de couler les enfants dans des blocs de béton culturel enrobé de dirigisme ou de non-dirigisme, selon le cas. Les matériaux qu'il utilise sont divers : espace scolaire, programmes, emploi du temps, discipline, pédagogie, orientation scolaire. Il serait très intéressant de comparer l'institution scolaire et l'institution militaire, temple sacré de l'imbécillité du dépeçage humain. Toutes deux sont hiérarchisées, obligatoires, gratuites et laïques. Celui qui s'y soumet est réifié par des primates en voie de décomposition, qui font tout pour réduire son potentiel de vouloir vivre. « On chante le mardi de 16 h à 16 h 30 ! » disait une directrice à qui sifflait en classe. Tout le monde de nos jours est à peu près d'accord pour reconnaître l'existence d'une sexualité enfantine. Or l'enseignant (la famille) nie dans la réalité pratique cette existence.

L'EDUCATION SEXUELLE : UN PROBLEME MAL POSE

Certains avant-gardistes de la réforme luttent pour l'introduction de l'éducation sexuelle dans les écoles, éducation sexuelle permettant un jour lointain de libérer la vie sexuelle des gens « devenus » responsables de leurs « instincts » grâce à cette éducation. Tout ceci est pure démagogie pour pissotière culturelle en mal de salivation.

Ce qu'il faut et qu'aucune autorité n'autorisera, c'est une totale liberté de pratique sexuelle et de jouissance vitale. Il ne suffit pas de dire aux enfants qu'ils ont un quiqui, ILS LE SAVENT ; il faut surtout permettre la libre satisfaction de la sexualité enfantine dans tous les endroits où l'enfant se trouve. Cette exigence est valable pour tous les individus, enfants, adolescents ou adultes. Pour cela, il faut que tout individu soit maître de l'emploi de sa vie.

La lutte sera dure car les générations adultes se sont carapacées psychosomatiquement : victimes de la répression, elles l'intériorisent et l'imposent aux nouvelles générations. Il nous faut dès maintenant être parfaitement conscients de nos exigences LA TOTALITE DE LA VIE OU RIEN. Ceux qui parcelleront, sentiront mauvais du cerveau et crèveront avec tous les vieillards de l'histoire.

A SUIVRE... ET A APPLIQUER.

# ERYTHREE : LES FEDAYIN D'ETHIOPIE

Située entre le Soudan et l'Éthiopie, bordée par la Mer Rouge, le territoire érythréen — grand comme un cinquième de la France — est actuellement, et plus que jamais, le théâtre d'une lutte de libération qui gagne chaque jour du terrain. Il est aussi le lieu d'une répression féroce, qui dure depuis la création du F.L.E. (Front de libération de l'Érythrée). Cette répression a pris une grande ampleur, puisque l'état d'urgence a été décrété à la mi-décembre, et que l'on compte des centaines de morts, un demi-millier de prisonniers et plusieurs dizaines de milliers de réfugiés qui ont demandé asile au Soudan.

Le représentant du Front a bien voulu nous expliquer la situation.

L'état d'urgence et les massacres qui ont suivi et se poursuivent à l'heure actuelle sont des réactions de l'Empereur d'Éthiopie, Haïlé Sélassié, aux échos favorables que rencontre notre lutte depuis neuf ans.

Depuis le début de la lutte armée, c'est-à-dire depuis que treize compatriotes ont pris les armes pour lutter contre l'annexion de notre pays par l'Éthiopie, nos forces se sont multipliées sans cesse. A l'heure actuelle, notre armée dépasse les dix mille hommes. Ils sont bien équipés et bien entraînés. A cette armée, il faut ajouter les milices populaires qui jouent un rôle de surveillance dans les zones libérées, c'est-à-dire les deux-tiers du territoire. Ce sont les bases arrière de la révolution. En fait, nous n'avons pas à proprement parler une armée régulière, car cela serait contradictoire avec notre stratégie.

En effet, nous menons une guerre de guérilla : on prend l'armée éthiopienne par petits groupes, et nous l'anéantissons. Parfois, lorsque notre position est forte, nous tendons des embuscades. Et quand la répression croît, lorsque les bombardements se font plus durs, nos maquisards se retirent dans les parties montagneuses et boisées de notre territoire, là où les chars ne peuvent venir les déloger.

TOUT : « Quels sont les pays qui soutiennent la lutte du F.L.E. ? »  
« Dès le début, la révolution érythréenne n'a compté que sur ses propres forces, que ce soit pour les hommes ou pour le ravitaillement. Notre principal fournisseur en armes est l'occupant éthiopien.

Sur le plan politique, la première initiative vint en 1963 du Baas syrien qui diffusa nos communiqués militaires. Il fut suivi par la Chine populaire et, récemment, par la Corée du Nord.

Par ailleurs, tous les pays arabes nous soutiennent, en particulier le Yémen qui est de l'autre côté de la Mer Rouge, et le Soudan, qui est pour nous ce que le Vietnam Nord est pour le Vietcong : c'est le grand arrière. Nous avons des liens étroits avec les révolutions

voisines : celle du Golfe Arabique Occupé (Dhofar) et celle de Palestine. Pour de multiples raisons, nous avons surtout des liens avec El Fath qui entraîne des camarades dans ses camps et qui nous aide selon ses possibilités. »

## UN TRIPLE INTERET POUR LES U.S.A.

TOUT : Quelle est la stratégie des U.S.A. en Afrique et plus particulièrement en Éthiopie ?

« Les Etats-Unis s'intéressent beaucoup à ce pays. Il faut rappeler à ce sujet que le projet de Fédération entre l'Éthiopie et l'Érythrée qui fut voté en 1952 par les Nations-Unies était — à l'origine — une proposition appuyée par les Américains. Dans cette affaire, le peuple érythréen ne fut jamais consulté.

Haïlé Sélassié signa, par la suite, un traité avec les U.S.A. garantissant pour 99 ans une base de communication spatiale à Asmara (qui est la cinquième en importance dans le monde). L'intérêt d'avoir une base dans cette partie du monde est évident.

Par ailleurs, l'Érythrée occupe 1 000 km de côte sur la Mer Rouge, et Suez et Aden sont proches de notre pays. L'Érythrée contrôle le Golfe Arabique qui est une des grandes voies du pétrole. Donc, pour les Etats-Unis, notre pays a un triple intérêt : militaire économique et stratégique.

Il faut souligner que l'armée et la police sont entraînées par des militaires israéliens. Il existe d'ailleurs une école militaire à Décamère. La présence israélienne n'est pas seulement militaire : de nouveaux experts s'installent et d'importants capitaux israéliens s'investissent dans notre pays.

TOUT : Quels sont vos liens avec les progressistes éthiopiens ?

« Nos liens sont très étroits avec eux. Nous sommes solidaires des masses éthiopiennes opprimées qui se révoltent et sommes prêts à collaborer avec les progressistes éthiopiens. Mais cela ne change rien à notre but qui est l'indépendance complète de l'Érythrée et la création d'une unité nationale parmi nos compatriotes appartenant à des tribus différentes.

Nous voulons préserver notre culture nationale et établir un gouvernement populaire socialiste. Nous voulons enfin aider les mouvements de libération qui combattent dans le monde. »

## “Je croyais que la France était un pays démocratique...”

### UN OUVRIER TUNISIEN DE 24 ANS TEMOIGNE

Rachid a eu difficilement son certificat d'études. Il a ensuite voulu entrer dans une école d'agriculture. Mais les sommes que l'on demandait étaient bien trop élevées pour que son père, maçon en chômage, puisse payer. N'étant pas boursier, il s'est retrouvé à 14 ans sur le marché du travail.

Avant de s'embarquer pour la France, il fera cinq métiers différents : tour à tour, il sera charpentier à l'Office national de pêche, stagiaire non rémunéré au dépôt de la municipalité de Tunis, puis pendant quelques mois, mécanicien. Cette situation ne durera pas longtemps car le patron de Rachid refusait de le payer. Après être resté quelque temps chômeur, il sera embauché comme mécanicien sur un chalutier. Payé en fonction de la pêche, il aura des fins de mois difficiles.

« J'AI SIGNÉ SANS LA LIRE »

« Un jour, Hamadi — un ami d'enfant qui travaille à Toulon — me propose de venir le rejoindre. Je fais mes papiers et m'embarque pour Toulon. Arrivé là, je retrouve mon copain. Il m'aide à trouver du travail : pendant deux semaines, je travaille dans le bâtiment à 3,20 F de l'heure. Comme le patron ne voulait pas me déclarer, je suis parti. »

A Grenoble — nouvelle étape — Rachid restera une semaine sans travail avant qu'un autre copain l'aide à entrer — après bien des difficultés chez A. Il doit alors signer un contrat d'un an.

« A ce moment-là, ce qui m'intéressait, c'était les sous, le travail. Le patron m'a rempli une fiche d'embauche. J'étais content. J'ai signé sans la lire. »

Le contrat indiquait que Rachid était engagé comme maçon sur un chantier en ville. En fait, il travaillait à 8 km de la ville. Il voulait réclamer sa « prime de panier ». Le patron refusa. Au bureau de la main d'œuvre, on lui expliqua qu'en signant son contrat, il avait — de fait — donné son accord pour travailler selon les conditions du patron.

« Alors, ajoute Rachid, je suis obligé de travailler comme ça (il baisse la tête). Pendant presque un an, il travaillera à 4,15 F de l'heure dans un chantier où la plupart des ouvriers étaient des immigrés.

270 HEURES PAR MOIS

Rachid est ensuite embauché chez L. : « Le directeur m'a appelé et m'a demandé ce que je faisais comme travail. Je lui dit : « Je ne t'embauche pas, il faut que tu sois manœuvre. » J'ai fini par accepter. En hiver, s'il y a des intempéries, je gagne 600 F. En été, je bosse jusqu'à 270 heures par mois ; je touche alors 1 260 F. »

Question : Que penses-tu de la France ?

« Le travail de la mer et celui du bâtiment, ce n'est pas la même chose. Ici, je travaille

tellement que je ne trouve pas le temps de laver mon linge. A la fin du mois, je croyais avoir gagné beaucoup. J'ai trouvé 1 260 F dans mon enveloppe : c'est incroyable ça : 270 heures de boulot pour une somme pareille ! »

« Les Algériens gagnent mieux parce qu'ils ont une carte de résident et non pas un contrat comme nous. »

« Tu sais, sur le chantier, il y avait des étudiants qui luttait avec nous. Nous étions quatre sous contrat. Les autres, ce sont des Algériens bien payés. A nous quatre, nous ne sommes rien du tout. On mène des luttes, mais ça ne donne rien. Le matin, les étudiants se présentaient avec des fiches (tracts). Le patron a eu une fiche. Il a pris peur et nous a augmenté. Mais pas tous : certains n'ont pas été augmentés car le patron divise ainsi les travailleurs. »

« On a fait encore des luttes. C'est moi le délégué. Les étudiants m'ont fait voir comment on fait des grèves. J'ai vu des films sur les grèves à Citroën en 1968. Après ils m'ont demandé ce que j'en pense. Moi, personnellement, — leur ai-je dit — je ne peux faire des grèves, mais avec les autres, il faut voir. »

Les copains à qui j'ai expliqué comment faire grève m'ont répondu : « avec les gosses, ils ne pouvaient pas, s'ils restaient trois jours sans travail, ils perdent leur salaire. »

FATIGUE COMME NOUS

« J'ai dit aux étudiants que ce n'est pas la peine de faire des

histoires, les autres ne sont pas d'accord pour faire grève. »

« Normalement, un étranger n'a pas le droit de faire grève parce qu'il est sous contrat. En fait, j'ai relu mon contrat. Il n'y a rien d'écrit de tout ça. Mais les autres ont peur. »

« A l'usine, il y a des ouvriers qui sont copains avec les étudiants. Les étudiants nous ont dit : « Nous, on a fait notre possible. » Moi, je leur ai dit : « Je vous remercie tous. »

« Question politique, moi ça ne m'intéresse pas. Ce que je veux, c'est travailler tout le temps car, ici, même si le patron m'exploite, et me vole, c'est toujours mieux qu'en Tunisie. Quelques fois, j'ai le temps de m'amuser, mais quand par exemple je travaille le samedi, je ne sors pas le dimanche car je dois laver mon linge, je dois cuisiner ; sans ça, qui le ferait ?

Question : Comment voyais-tu la France avant de partir ?

« Je croyais qu'il y avait des droits, que c'était un pays démocratique. Les copains nous racontaient que c'était bien, nous voyaient des photos.

Il y a un copain qui m'a envoyé une lettre pour me demander si j'avais une place pour lui. Je lui ai répondu : « Si tu veux venir, tu dois faire attention car tu vas être fatigué. Quand il a reçu ma lettre, il n'a pas voulu me répondre : il croyait que je ne voulais pas le recevoir. Je l'ai rencontré à Toulon et je lui ai dit : « Puisque tu es venu en France, tu vas être fatigué comme nous. » — recueilli à Grenoble —.





# OU VA LE SECOURS ROUGE ?

En ayant entraîné plus de 15 000 personnes dans la rue afin de protester contre le procès de Burgos, le Secours Rouge a prouvé qu'il avait une répercussion de masse, que de par les buts qu'il s'était fixés, il était capable de rallier toute une frange d'indignés, d'inorganisés, d'anti-groupusculaires. A l'heure actuelle, il y aurait 398 comités de base du Secours Rouge en France, on ne sait trop combien d'adhérents (plus de 10 000 cartes déjà vendues).

Mais quel est son avenir ? Comment fonctionne cette organisation anti-répression qui voit s'associer côte à côte le trotskiste, l'anarchiste, le spontex, le néo-stalinien, le syndicaliste et l'inorganisé ?

**SUR PARIS**, par un certain nombre de Comités de Base (quartier, fac, usine) qui prennent en main les campagnes nationales sur leurs lieux de militantisme, qui prennent des initiatives autonomes, quant aux loyers, aux conditions de vie, mais ce dans de rares cas (l'activité principale a quand même été Burgos).

**SUR LE PLAN NATIONAL** — le même comité d'initiative qui possède un secrétariat qui répercute les décisions en province.

**UN COMITE D'INITIATIVE**, formé de différentes personnalités, pour la plupart inorganisés, mais qui statuent sur les objectifs des différentes campagnes.

— sur un projet d'assises nationales du S.R.  
En théorie, les Comités de Base proposent un certain nombre de projets soumis par la suite à l'approbation du Secours Rouge, je dis bien en théorie, car pratiquement le Comité d'initiative a le pouvoir de décision, précisons que généralement il fait appel aux représentants des différentes organisations pour prendre ces décisions ; alors on rogne sur les coins, on se fait des concessions pour conserver au S.R. son caractère unitaire.

**MAIS LA BASE ALORS ?**  
La Base, elle a le droit de parole.

Mais voyons ? Exemple le 15 janvier à la coordination parisienne.

L'ordre du jour était à la grève de la faim, à Angela Davis, à la liberté d'expression.

Mais la Base indignée par les exécutions de Yaoundé et la poursuite de l'agression au Tchad, proposait une campagne contre l'impérialisme français en Afrique Noire, principalement au Tchad et au Cameroun, vu que Pompidou y partait le 3 février, et que pour une fois le 21 février pourrait être une journée de lutte contre l'impérialisme français, oui, français, le nôtre, bien de chez nous.

Sur quoi le Comité d'initiative pria quelques camarades de s'auto-désigner dans le but de former une commission Cameroun-Tchad ayant pour tâche essentielle de présenter un projet cohérent à la réunion suivante du Comité d'initiative national.

Sur quoi, travail avec les étudiants de l'U.N.E.K. (Union des Etudiants du Kamerun) et étude de la situation au Tchad : en gros une semaine de travail pour sortir des propositions cohérentes !

— campagne de popularisation prise en charge par les Comités de Base (avec brochures à l'étude sur le rôle de la France en Afrique — meetings de quartiers, tracts, etc.),  
— un projet de tract,  
— un projet politique : ramener le Secours Rouge sur un problème qui attaque directement la bourgeoisie française (la presse parle du Vietnam mais en tout cas pas du Tchad), démasquer la visite de Pompidou en Afrique, pouvoir par la suite continuer sur la Guyane, le colonialisme intérieur et l'armée (son rôle d'étouffement de la jeunesse et d'instrument de répression à la solde du capitalisme).

Tout semblait clair dans l'esprit des camarades :  
— des affiches montrant la relation Cameroun-Tchad-Paris,  
— des affichettes réclamant l'arrêt de la guerre et la libération des emprisonnés au Cameroun,  
— une popularisation grâce au travail militant et à la presse révolutionnaire,  
— une manif à Paris le 3 février pour le départ de Pompidou,  
— continuer la campagne jusqu'au 21 (théâtre sur les marchés, tracts, contre-information intensive)  
... et le 21 : manif anti-impérialiste

visant principalement l'impérialisme français et tout de suite après la manif, convoquer la presse à un moratoire réclamant :

— l'arrêt immédiat de la guerre au Tchad,  
— le retrait des troupes françaises,  
— le rétablissement des libertés démocratiques au Kamerun, puis liant cela à l'impérialisme américain.  
— le soutien au traité de paix de peuple à peuple,  
— l'arrêt des bombardements sur le Nord-Vietnam,  
— l'arrêt de toute tentative de liquidation de la résistance palestinienne.

EH BIEN... COUC !

Tout ça pour rien ou pour presque rien, il a suffi qu'au Comité d'initiative il soit dit qu'on n'en avait pas les moyens ou « que c'était un peu tard » et puis qu'il y avait la grève de la faim (qu'il faut soutenir en bloc, vu les déclarations de Plevin) Angela Davis, le meeting du 24 février pour la liberté d'expression.

Mais on ne laisse pas tout tomber bien sûr, on tire un tract, une affiche, on protestera par des actions symboliques, mais pour le reste, « c'est trop audacieux ».

Et puis contre l'impérialisme français, il y a les différentes organisations ! Et les inorganisés, alors ?

C'est que tout ça c'est pour bien vous montrer comment ça se passe, il y a des milliers de gens au Secours Rouge, les Comités de Base parisiens décident de faire quelque chose contre l'impérialisme français et il suffit qu'il y ait 10 bonshommes qui refusent pour que ça foire. C'EST VRAIMENT BIEN QUAND ON GUEULE pour la liberté d'EXPRESSION DE SAPER CELLE DES MILITANTS.

J'en reviens donc aux inorganisés. Quels rôles ont-ils dans le Secours Rouge : masse de manœuvre, ou bien gens susceptibles d'imposer leurs vues ? Quant à moi, je pense que le S.R. leur appartient, que c'est leur structure de masse, qu'ils y sont plus nombreux que tous les groupuscularisés !

**ALORS POURQUOI LES DECISIONS CENTRALES SONT-ELLES PRISES PAR LE COMITE D'INITIATIVE, LES GROUPOSCULES (ligue, P.S.U. ex-G.P., V.L.R. et autres) ?**

Ça cloche !

Je me refuse à penser que le Secours Rouge puisse être un quelconque lieu de magouille pour un quelconque groupuscule ! Le Secours Rouge est trop utile pour lutter contre la répression quotidienne. Il se dégage à travers lui la volonté de toute une frange de gens de lutter contre les aspects les plus crapuleux du régime, que ce soit la prison, les loyers, l'exploitation des immigrés ou la politique impérialiste de Pompidou.

Le Secours Rouge ne fonctionnera plus très longtemps s'il ne se mobilise que pour Burgos ou A. Davis.

**ON NE FAIT PAS LA REVOLUTION AVEC CELLE DES AUTRES !**

Quant à moi je n'accepterai pas que le Secours Rouge serve la politique d'une quelconque organisation. Le Secours Rouge issu du peuple le servira dans son combat, disent les statuts du Secours Rouge.

En outre, le combat du peuple en France s'affronte tous les jours à l'appareil d'Etat français. C'est contre lui qu'il doit se dresser. Nous n'accepterons plus que le poids politique d'une quelconque organisation se substitue aux décisions prises par les Comités de Base. Le Secours Rouge a su unir les groupuscules aux inorganisés.

Que les magouilles groupusculaires ne détruisent pas cette UNITE ! Le Secours Rouge ne doit pas être un carter d'organisations, il doit rester l'expression même de la volonté unitaire du mouvement démocratique et révolutionnaire.

**NON AU POUVOIR DES GROUPOSCULES DANS LE SECOURS ROUGE.**

**TOUT LE POUVOIR AUX COMITES DE BASE DU SECOURS ROUGE.**

Thierry

**QUANT A NOUS, POUR LE TCHAD ET LE KAMERUN, ON IRA JUSQU'AU BOUT.**

## MEETING A LA MUTUALITE

24 FÉVRIER 1971

# LIBERTE D' EXPRESSION

## SECOURS ROUGE

## REUNION DE PREPARATION DE LA PROCHAINE AG. PARISIENNE

SAMEDI 6 FEV 15h  
ÉCOLE DES BEAUX-ARTS  
15 RUE BONAPARTE - PARIS 6

## Greve des programmeurs aux N.M.P.P.

Les Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne (N.M.P.P.), c'est une coopérative qui a le monopole de la distribution des journaux et revues dans toute la France (« TOUT » est diffusé par les N.M.P.P., ça serait bien de trouver autre chose !).

Jusqu'à la Libération, c'était Hachette qui détenait ce monopole ; mais comme cette boîte avait collaboré avec l'occupant, le gouvernement de l'époque avait décidé de créer une coopérative et de lui confier le monopole jusqu'en 1972 (Hachette touchait néanmoins 10 % des bénéfices...). Seulement voilà, 1972 c'est bientôt et Hachette doit récupérer le monopole. Comme il faut que la situation soit la plus idéale possible et que mai 68 a montré la force d'une grève des ouvriers du « départ » qui suffit à bloquer toute sortie puisque tout est concentré à Paris, la direction réorganise : on décentralise.

### LE RÔLE DES PROGRAMMEURS

Pour mettre sur pied cette décentralisation qui permettra de briser les grèves, on utilise un ordinateur, ce qui permet de faire les choses avec le maximum de rapidité et de rentabilité. C'est la machine qui décide des endroits où existeront les multiples petits centres de « départ » dans toute la France.

Seulement, un ordinateur, ça a un langage spécial et pour l'utiliser il faut lui parler dans son langage : ce sont les programmeurs qui font ce travail de transcription pour la machine.

Depuis mai 68, les N.M.P.P. ont embauché une vingtaine de jeunes programmeurs (le service informati-

que n'a pas fait grève en mai 68) pour aider à réaliser la réorganisation et, depuis environ trois mois, un certain nombre d'entre eux commencent à s'interroger sur le sens du travail qui leur était confié.

### DEBUT D'ORGANISATION

Ils commencent à organiser des réunions du service informatique pour discuter des problèmes du service. Ils avaient pensé créer des commissions de travail sur chaque problème et un collectif qui devait porter les résultats de ces réunions à la direction en sautant la hiérarchie. Tous sont enthousiasmés. Cela se traduit à la fin de l'année dernière traduit à la fin de l'année dernière par un dévouement général à propos des augmentations de fin d'année : la démultiplication de la hiérarchie, la discipline et la bureaucratie, tout y passe et les chefs en entendent !

Alors, quand dans la première semaine de janvier, les programmeurs annoncent qu'ils créent une section syndicale C.F.D.T. — surtout pour se protéger et étendre le mouvement — et commencent à réclamer le contrôle de l'organisation de leur travail et à faire la liaison entre l'ordinateur et les travailleurs, la direction frappe : elle licencie trois programmeurs le 8 janvier, dont le plus dynamique (le délégué syndical). Après une entrevue avec la direction, le 12 janvier, pour obtenir la réintégration des licenciés et le refus essuyé, 21 programmeurs se mettent par solidarité en grève active.

### LA GREVE

Des tracts sont tirés pour expliquer aux ouvriers qui sont les pro-

grammeurs, le sens de leur lutte et l'importance de cette grève contre la direction (sans ordinateur, les N.M.P.P. ne peuvent pas fonctionner correctement car toutes les demandes sont traitées dans la nuit par la machine pour la distribution du lendemain).

D'autres tracts sont distribués dans le service même où tout le monde n'est pas en grève et aux services informatiques des autres boîtes qui pourraient faire le travail à leur place pour qu'ils refusent de briser la grève. Dans le même temps, la jeune section syndicale s'est affiliée — et c'est important pour l'avenir — pour lutter contre le trust Hachette — au Syndicat National du Personnel Hachette.

La lutte des programmeurs des N.M.P.P. fait suite à des luttes du même genre à Usinor-Dunkerque, à l'O.R.T.F., etc. Les luttes de ce type ont une importance capitale dans la mesure où elles permettent de commencer à mettre au service de la lutte des travailleurs une des sources du pouvoir patronal : la technique et l'information.

Pour leur part, les programmeurs les plus conscients des N.M.P.P. ont bien l'intention de continuer dans les trois directions qu'ils se sont fixés :

— Liaison ordinateur-travailleurs,  
— Liaison N.M.P.P.-Hachette,  
— Liaison avec les services informatique des autres boîtes dans le but de briser le mythe dans lequel la direction les enferme : « Vous êtes des cadres, etc. » et d'utiliser leur position stratégique dans la production au service de la lutte des travailleurs.

## COLETTE MAGNY CHANTE

INTERVIEW  
POUR « TOUT »

En Mai, j'étais paumée. J'ai eu un mal fou à faire ce disque « Mai 68 ». En fait, je me suis contentée de parler de ce que j'avais vécu et de ce que j'avais entendu. Mai, je l'ai vécu dans les usines. Je n'ai été que deux fois à la Sorbonne : le 13 Mai au soir et le 14. Quelqu'un a dit : « Taisez-vous, Colette Magny va chanter. » J'ai dit que j'étais d'accord, à la disposition des gens s'ils voulaient que je chante. Mais je trouvais ça dérisoire. Le lendemain, je suis retournée à la commission culturelle. Ça, c'était pire que tout !

Q. : Pourquoi dis-tu que c'était dérisoire de chanter ?

— A ce moment là, ce pouvaient inventer les artistes, si ce n'étaient des cris qui auraient pu faire peur aux C.R.S. sans faire peur aux manifestants par la même occasion ? Mais avec le bruit d'une grenade, tu as beau avoir la voix de la Callas, ça ne passera pas. Et de toutes façons, je n'étais pas disposée à le faire. J'étais en retrait. J'étais endessous du P.C.F.

Après la Sorbonne, j'ai été dans les usines. J'étais très demandée. Subitement, tous les comités d'entreprise me connaissaient.

Dans les usines, j'allais par solidarité. Quand il y a eu deux morts à Sochaux et puis Gilles Tautin, j'ai dit aux délégués que je n'avais pas envie de chanter. J'ai eu, à partir de ce moment-là, des entretiens avec les ouvriers. Ça a donné les trois chansons qui sont sur mon disque.

J'avais quarante dossiers, et j'ai concentré dans ces trois chansons les thèmes qui revenaient le plus souvent dans la bouche des travailleurs.

(...) Ce que je ne comprends pas ce sont les mecs qui veulent t'imposer une vérité : ils ont la Vérité. So-disant qu'ils sont à l'écoute des masses, et tu peux même pas l'ouvrir. Il faut que tu écoutes le discours de gars, et toi, t'as pas le droit de penser ou alors il faut que tu redresses ta pensée.

Des lycéens sont venus à la fin de mon tour de chant me demander sur quoi ça débouchait. Je leur ai



répondu « sur ce que vous voudrez ; vous avez tout un éventail de partis politiques, de syndicats... Si vous trouvez que c'est de la merde, vous en créez un autre. Moi, je me refuse à poser une vérité qui ne serait que la mienne. »

Q. : Le chanteur engagé a peut-être un rôle à jouer dans la société dans laquelle nous vivons ?

— Le rôle à jouer ? Tu comprends, des jeunes gaullistes de l'U.J.P. sont venus discuter avec moi. J'en parle à quelques amis (du P.C. et des gauchistes). Ils se mettent à crier au scandale. Je leur dit : mais enfin vous êtes marrant. C'est beaucoup plus difficile de chanter devant des gars comme ça que devant des gens qui sont à peu près d'accord avec mes chansons. Quand j'ai chanté dans des comités vietnam, pas de problème.

Dans certains endroits où j'ai chanté, j'ai été copieusement sifflée. Et je me tape les regards haineux à la sortie...

Alors, quand un groupe vient me reprocher d'avoir chanté à Edouard-VII pour les élèves de l'école du bois ; enfin, c'est fantastique ! ou voulez-vous que je chante ? Moi, j'ai un répertoire tel qu'il est. Je ne veux pas le couper. Donc, si on me propose un lieu et que je chante ce que je veux, j'y vais. Ou alors, il faut être forain. Ça je regrette, mais j'ai pas la foi. A Avignon, il y avait une fille qui m'a demandée à l'entracte, ce que je foutais là, à chanter pour les bourgeois d'Avignon et qui se lève à la fin pour demander combien il y avait d'ouvriers dans la salle. Je ne peux plus supporter ce genre de truc.

Là où sont les travailleurs, c'est à l'Olympia ; là où sont les travailleurs, c'est devant leur télé ou leur radio aux grandes heures d'écoute. Et c'est là qu'on ne passe jamais des émissions poétiques ou d'avant-garde.

Le problème, c'est qu'il ne suffit pas d'avoir quelque chose à dire, il faut être entendu.

Ce que je voudrais faire, c'est prendre le temps — quand je vais chanter dans un endroit — de me planter dans un bistro près de l'usine, et d'ouvrir mes oreilles.

### REPRESSON...

Alors, on garde son sang-froid ? Aie ! Oh pardon je vous ai écrasé le gros orteil, je suis des brigades d'intervention, répression... On a supprimé les pavés, on a bitumé la chaussée pour faciliter la circulation, les trottoirs c'est pour nous, la rue elle est à nous. Je m'ennuie... Vos papiers ! si vous avez les cheveux longs ou un faciès d'une drôle d'espèce — mais si les cheveux vous les portez courts, on vous mettra pas dans les fous.

### Represion...

Douce majorité silencieuse, pas d'opinion, pas de délit d'opinion, pas de répression, pas de répression.

A votre avis, pourquoi on met pas J.P. Sartre en prison, pas de répression ? C'est pas un homme convenable, a refusé le prix Nobel, respecte pas les institu-tions — et qu'est-ce qu'il fout sur un tonneau chez Renault ? Chacun à son poste — nous, c'est les trottoirs... Je m'ennuie...

Liberté de la presse, quelle ivresse, on couche avec les princesses par procuration — journaux à grand tirage, affiches dans le métro, sur les grands boulevards, font rage de fesses et seins rose bonbon mais attention, attention, attention faut pas faire l'idiot national ou international faut pas vendre des journaux, encombrer les marchés, faut laisser circuler la majorité. Represion...

Vlaci ! coup de grisou chez les mineurs ; y sont en danger

HARAKIRI RIKIRA RAKIRA KLIRIRA le dernier... EDEN EDEN EDEN

Ici, on n'est pas chez les colonels : on peut encore avoir un parterre de fleurs rouges devant sa maison ou siffloter n'importe quelle connerie de la télévision, on nous mettra en prison ah mais non mais attention, attention, ou va-ton, ou va-ton. C'est vrai, faut faire le procès de la vitesse :

on peut bombarder le Nord-Vietnam en deux temps, trois mouvements mais pour les secours au Pakistan, on a tout le temps, on a tout le temps.

SUSPICION SUSPICION SUSPICION

Vous êtes présumé coupable par le juge d'instruction — loi contre la drogue — on peut venir vous trouver dans votre lit au milieu de la nuit — ah mais oui.

Suspicion, attention, ou va-ton, ou va-ton.

Ici on est libres — voyez ce qui se passe à l'étranger — Pologne, Espagne, Moyen-Orient, guerre bactériologique — c'est pas nous qu'on ferait des choses comme ça, ah mais non mais attention ou va-ton, jusqu'ou ira-ton

EDEN EDEN EDEN.

Colette MAGNY.

**TOUT**  
**CE QUE NOUS VOULONS: TOUT**  
**QUINZOMADAIRE**  
**1 FEV 71 1F**

**NANNTES:**  
**sale coup**  
**pour la paix**  
**socialiste!**

**CES JOURS-CI**

**LE DOCTEUR**  
**MULDWORE A**



**BU**

un verre de Ricard en compagnie de Monsieur Suquin. Ce monsieur que les étudiants de Nanterre de mai 1968 avaient baptisé le petit lapin Juquin à cause de sa fâcheuse tendance à fuir les opposants, est le porte-parole du P « c » F pour les questions scolaires. Le 13 janvier, il a donné une conférence de presse à l'Institut Maurice-Thorez. Souriant, bronzé, habillé à la ville comme à la scène par son papa, il a trinqué au Ricard et mangé des petits fours au Ricard. « Ricard, le buffet du Parti ».

Entre deux renvois, il a quand même eu le temps de prendre la défense de l'Agrégation devant Bayet, président de la société des Agrégés (organisation tout ce qu'il y a de réactionnaire): « Il faudra tout de même la sublimer » ?

La défense de l'inégalité sociale: « Il faudra créer deux voies, l'une générale, l'autre spécialisée. Pour cette dernière, il faudra créer des établissements techniques nouveaux pour préparer les jeunes à des domaines précis de la production. »

Quant on sait que c'est précisément l'arme favorite des capitalistes (voir Simca) de ne former les gens qu'à une spécialisation ultra-poussée voire qu'à un geste précis dans le processus de production, M. Juquin nous fait bien augurer du socialisme.

**PRIS PART**

au deuil généralisé qui s'est abattu sur la France à la mort de Coco Chanel. La petite main de la rue Cambon avait ceci de particulier qu'elle proposait aux bourgeois empilés du 16<sup>e</sup> qui s'habillaient chez elle, l'image pétrifiée une fois pour toutes de leur jeunesse. Vu que la petite fée de la rue Cambon avait

à peu près autant d'imagination qu'un réverbère, elle proposait à chaque collection la même robe. Les vieilles peaux affectaient de croire à l'originalité extrême de leur robe. Ce qui faisait bien rigoler la géniale cousette de la rue Cambon. Enfin, elle n'est plus là. Ça fera toujours une chambre de libre en plus à l'hôtel Ritz.

**ADMIRE**

le geste d'un électricien marseillais. Alors que les flics lui dressaient un procès-verbal pour défaut de vignette, Guy Poize, 23 ans, saisit un marteau et démolit 18 parcmètres du boulevard Paul-Peytral.

**REGRETTE**

la mesquinerie d'un éperon rocheux qui, bien que ne figurant pas sur les cartes, s'est permis d'éventrer le deuxième plus beau fleuron de notre marine. Pauvre France!

**PROTESTE**

après du général Bokassa. Sous prétexte de se trouver une progéniture, ce dernier se fait expédier chaque semaine, par avion, de Saigon, une adolescente de 15 ans. Quand il s'en est bien servi, il les fait mettre en prison pour que personne ne voit qu'elles n'ont plus de slip.

Et dire que de Gaulle s'honorait de le compter parmi ses amis! Finalement il n'y a plus de grands hommes.

**ASSISTE**

au C.H.U. de Cochin où les gauchistes ont été un peu plus malins que d'autres pour boycotter les élections universitaires. Après une campagne active de dénonciation, ils se sont présentés — pas sur une liste, ...sur 40!

Chaque liste ayant droit à 2.000 feuilles, ils ont accumulé un bon stock pour les tracts à venir.

Les titres des listes:

- Y a pas que la FETE dans la vie alors je me présente.
- Babar et les 40 mandarins.
- Quand les débilés voleront le conseil sera chef d'escadrille.

Le doyen ne voulant pas les prendre au sérieux, ils ont fait venir un huissier et finalement il y avait des milliers de bulletins avec tous ces programmes loufoques qui finirent en 15 cm de tapis de bulletin-confetti. Impossible de repérer une urne sérieuse — LA FETE — et en plus séance tenante, les gauchistes ont déposé 27 plaintes pour irrégularités administratives. L'an dernier 36% de votants, cette année 8%. Plus de candidats que de votants!

**RENAULT BILLANCOURT**  
**SAUVAGE...**



AUJOURD'HUI, NOUS SOMMES DEVENUS DES HOMMES...

**POURQUOI ?**

Parce que 5000 ouvriers immigrés et français ont dit :  
 ASSEZ ! ! ! aux payes mutilées  
 ASSEZ ! ! ! aux payes incompréhensibles  
 ASSEZ ! ! ! d'être traités comme des chiens  
 ASSEZ ! ! ! de tant de racisme  
 ASSEZ ! ! ! d'être humiliés, méprisés, contrôlés, surveillés, sanctionnés.

Mor, nous étions des esclaves, aujourd'hui nous sommes des hommes.

**COMMENT ?**

En allant tous ensemble trouver Vacher pour exiger des explications, pour crier bien fort que c'était plus le temps des pleurs que les ouvriers qui créent toutes les richesses de la société ont tous les droits, que nous ne perdons pas que des dizaines de millions que la Régie voulait garder 15 jours en retardant le paiement du Samedi 16, produisant des bénéfices supplémentaires à ceux qui nous exploitent.

ET LA DIRECTION A PLEURÉ UNE FOIS ! ! !

Dés aujourd'hui on peut aller toucher l'argent qui manquait.

Et nous sommes allés plus loin dans nos droits ; Nous avons exigé le paiement des heures de débrayage passé à lui demander des comptes.

Au bout d'un il a dit : "Non".

Et nous sommes allés plus loin dans nos droits, nous sommes partis chercher nos frères de chaînes :

"Frères, il n'y a pas de force capable d'arrêter 5000 ouvriers, en marche pour conquérir leur liberté ;"

à 6hres, on était 500 — à 7hres, on était 1000,

Et on a occupé 2 ateliers ;

à 8hres, on était 2000 Et on a occupé 5 ateliers ;

à 9hres, on était 5000 et l'île était arrêtée ! ! !

ET LA DIRECTION A PLEURÉ UNE DEUXIÈME FOIS ! ! !

Elle a déclaré : "vous serez tous payés de 9h à 11h"

**MAIS :** LA DIRECTION DOIT PLEURER UNE TROISIÈME FOIS

puisque nous avons refusé des explications lors de la paye

puisque nous avons fait retarder

puisque nous avons débrayé pour exiger nos droits

**NOUS VOULONS QUE LA JOURNÉE DU VENDREDI TOUTE ENTIÈRE SOIT PAYÉE**

**A TOUS :**

et les bagnoles en moins seront le prix que nos exploitateurs devront payer pour avoir méprisé les ouvriers

Frères, ce matin, nous allons devant la direction pour l'obliger à payer la journée de Vendredi. Nous exigeons que les syndicats CGT et CFDT appuient cette juste revendication ouvrière parce que nous voulons un syndicat de classe au service des travailleurs et non les travailleurs au service des Directions Syndicales.

Reunissons-nous dans chaque atelier pour être prêts à la riposte jusqu'à ce que la Direction paye la journée entière du Vendredi !

L'écriture B de l'île

**Vendredi midi, tracts triomphants de la C.G.T. : elle a obtenu 75 % des voix.**

passé pas 500 F. Certains descendent au-dessous de 500 F. Les délégués conseillent d'attendre la fin du mois pour réagir. Mais à la Sellerie, dans l'île, les ouvriers ne l'entendent pas ainsi. Une cinquantaine de gars débrayent et vont à la direction du département réclamer des comptes : « LA PAIE, ÇA VA PAS, AUGMENTEZ NOS SALAIRES ».

Impossible pour les syndicats de calmer les gars. Ils défilent drapeau rouge en tête sur les chaînes de montage. L'ambiance est à la fête. A la pause, plus de 500 gars se retrouvent au 2<sup>e</sup> étage. On va chercher des bouteilles à la cantine, on emmène son casse-croûte, on tam-tam rythme les mots d'ordre. En passant dans les ateliers, les gars menacent les chefs avec leurs barres de fer. Des voitures pleines de bosses arrivent sur les chaînes de retour. C'est curieux, on n'entend presque pas la C.G.T., ce sont les maos qui sont en tête. Pas question de reprendre le travail, au contraire. Le

nombre des grévistes augmente, leur colère aussi. On ramasse des barres de fer, des boulons, partout ça discute. « C'est comme en 68, on ne voit pas les syndicats ». Rien ne marche plus dans l'île. « Et si on cassait la gueule aux blouses blanches ? ». La direction affolée par la tournure de la grève, arrête le travail à 9 h. 30. Tout le monde sera payé intégralement jusqu'à 11 heures.

Lundi matin, ça redémarre. Un groupe bloque les chaînes de sellerie. La C.G.T. essaie de calmer le mouvement en isolant le groupe du 2<sup>e</sup> étage ; en faisant de longs discours. Les camarades tiennent bon, et reprennent leur marche à travers les chaînes, puis à travers l'usine entière. Sans arrêter les syndicats tentent de stopper en faisant de longs discours, en calmant les ouvriers qui klaxonnent trop longtemps et disent leur mot aux chefs. Mais la révolte est trop forte. La délégation à la direction centrale personne n'y croit. Ce qu'il faut faire, et qui est fait, c'est d'arrêter les chaînes de montage, toute la production, et forcer la direction à céder.

A court d'argument, les syndicats lancent le mot d'ordre de grève générale. L'ovation qui répond à ce mot d'ordre montre que tout le monde en veut !

**LA PAIE ÇA VA PAS. AUGMENTEZ NOS SALAIRES. GREVE GENERALE.**